

Les Défenseurs

DRAME EN 3 ACTES

par

H. IMSAND



Imprimerie Suisse, rue Corrientes 3574
BUENOS AIRES
1914

A Monsieur.

Alphonse Dunant,

Ministre plénipotentiaire de Suisse

à Buenos Aires

je dédie cette œuvre patriotique

L'auteur.

Les Défenseurs

DRAME EN 3 ACTES

par

H. IMSAND



Imprimerie Suisse, rue Corrientes 3574
BUENOS AIRES
1914

PERSONNAGES

LE PERE URNI.

GASPARD, son fils.

FÉLIX, prétendant de Marthe.

MARTIN, client de l'auberge.

MARTHE, fille d'Urni.

GENEVIEVE, fiancée de Gaspard.

VIRGINIE, fillette d'Urni.

UN CAPUCIN.

UN BERGER.

IGNACE, patriote.

OTTO, patriote.

MATHIEU, patriote.

UNE SERVANTE.

GROUPE DE PATRIOTES.

La scène représente une salle d'auberge de village
de la Suisse allemande.

“Les Défenseurs”

Drame en trois actes

ACTE I

SCENE I

FÉLIX, puis MARTIN

FÉLIX.—Waldvogel a raison, tous les hommes sont frères! Les frontières ont été mises entre eux par ceux qui se sont partagé l'empire du monde. L'ambition seule a divisé l'humanité en peuples, comme l'orgueil l'a partagée en castes, l'argent en couches sociales. Mais le droit de ceux qui commandent ne repose en rien puisque, ou il y a un Dieu qui a créé le monde et les hommes tous égaux, ou il n'y en a pas... et alors: sur quoi se basent les degrés et divisions de notre espèce? évidemment sur le droit du plus fort!... Tâchons donc d'être les plus forts! (Entre Martin, un peu gris. Il s'assied à une table et frappe dessus). Pas vrai, Martin?

MARTIN.—Mon sergent?

FÉLIX.—Je ne suis pas ton sergent! des officiers, des soldats, des armées, il n'en faut plus, nous sommes tous des frères!

MARTIN.—Bien dit! devant une bonne bouteille il n'y a ni chefs, ni soldats... il n'y a que des égaux!... pas vrai, Monsieur Félix?

FÉLIX.—Je ne suis pas «monsieur», Martin, mais un homme comme toi... quand tu n'as pas ta cuite.

MARTIN.—Comment?... vous faites déjà des distinctions? et cela parce que j'apprécie le bon vin!

FÉLIX.—Parce qu'il te fait perdre la raison!

MARTIN.—Qu'en savez-vous? Je ne me sens, au contraire, jamais aussi intelligent que quand mon esprit a communiqué avec cet esprit du bon Dieu

descendu dans le vin pour le bonheur de ses privilégiés.

FÉLIX.—Ce n'est pas un motif d'en user jusqu'au point de confondre l'intelligence avec la bêtise!

MARTIN.—Mais qui vous prouve, monsieur le censeur, que vous êtes à cette heure plus malin que moi?

FÉLIX.—Laisse, Martin, tu n'es pas en état de discuter. Nous causerons de cela plus tard, à jeun...

MARTIN.—Non! non! ventre affamé n'a pas d'oreilles! On m'a fabriqué ainsi. Je ne bois pas jusqu'à rouler sous la table, puisque l'excès est un défaut, mais juste assez pour me remonter le cœur, pour voir plus gaiement la vie, pour mieux aimer les hommes et pour mieux les comprendre!

FÉLIX.—Eh bien, moi, ami Martin, les hommes, je les aime et veux les voir heureux sans boire!

MARTIN.—Bah: et comment diable vous y prendrez-vous?

FÉLIX.—C'est un peu long à te raconter. (Montrant dehors par la fenêtre). Tu vois cette cheminée là-bas? (Martin fait signe que oui). Cette fabrique aux murs sombres percés de petites fenêtres: qu'y a-t-il dedans?

MARTIN.—Des machines et des gens qui travaillent, pardi...

FÉLIX.—Et puis?

MARTIN.—Et puis!... et puis!... que sais-je? beaucoup de choses!

FÉLIX.—Des patrons?...

MARTIN.—La belle découverte! il faut bien que la fabrique appartienne à quelqu'un, et que ce quelqu'un commande.

FÉLIX.—Je ne dis pas le contraire, puisque tout ce qu'il y a au monde doit encore appartenir à quelqu'un. Mais ce quelqu'un pourrait être plusieurs, tous. Je te l'expliquerai une autre fois. Donc, dans cette fabrique, où beaucoup de gens travaillent, y a-t-il des heureux?

MARTIN.—Ça dépend... ceux qui savent trouver le bonheur, comme moi par exemple... (Il caresse son verre).

FÉLIX.—Soit, puisque tu y tiens tant à ton vin, mettons qu'il procure le bonheur: combien crois-tu qu'il y en ait, parmi ces ouvriers, qui puissent maintenir une famille et se payer, comme toi, chaque jour, un litre de bon vin?... Aucun peut-être!

MARTIN.—(Abasourdi). Les malheureux!

FÉLIX.—Tandis que les patrons gagnent de quoi s'en payer des caves entières, et du meilleur!

MARTIN.—Les heureux!

FÉLIX.—Tu vois donc. Est-ce juste que les meilleurs crus soient réservés à quelques favorisés seulement?

MARTIN.—C'est injuste, le vin est fait pour tous!

FÉLIX.—Nous voilà déjà d'accord sur ce chapitre... Je t'expliquerai maintenant l'autre chapitre, celui des soldats. (Marthe entre souriante).

SCENE II

Les mêmes, MARTHE

MARTHE.— Tu as appelé, Félix?

FÉLIX.—Oui, ma chère Marthe; envoie-nous un demi de blanc, je te prie, avec un rayon de ton sourire, plus radieux que l'or de ton nectar! (Marthe sourit à Félix, puis sort).

SCENE III

FÉLIX, MARTIN

FÉLIX.—Qu'est-ce qu'un soldat, Martin?

MARTIN.—Un défenseur de la patrie, parbleu

FÉLIX.—Et la patrie?

MARTIN.—La patrie... la patrie... bon! c'est le pays où le soldat est né!

FÉLIX.—La belle définition! Le soldat, Martin, c'est un citoyen qui apprend à tuer, et la patrie, c'est la barrière qui empêche les hommes de fraterniser!

MARTIN.—Ce n'est pas gentil, ça!

FÉLIX.—C'est même méchant! Ainsi, suppose que Marthe, au lieu d'une bouteille pour trinquer ensemble nous apportât à chacun une demie et qu'elle se plaçât entre nous pour nous empêcher de choquer nos verres: qu'en penserais-tu?

MARTIN.—Je boirais quand même, mais je ne vous conseillerais pas de courtiser une pareille égoïste. (Marthe entre avec le vin).

SCENE IV

Les mêmes, MARTHE

MARTHE. — Voilà, Messieurs, je vous sers moi-même, et que la joie entre dans vos cœurs avec la fine goutte réservée aux amis!

FÉLIX.—Servie par toi, Marthe, rien ne peut l'égaliser, puisque, distillée aux sourires du soleil, elle reçoit du tien la consécration de sa divinité!

MARTIN.—Bien dit! portons notre santé au nectar qui nous la donne!

FÉLIX.—Portons-la à celle qui, charmante messagère du bonheur, vient comme l'aurore nous annoncer la joie de vivre! La femme embellit tout, parée des grâces du cœur et de la beauté!

MARTHE.—Ne m'élève pas trop dans les nuages, Félix, d'où je ne pourrais plus redescendre! (Elle sort légère et souriante).

SCENE V

FÉLIX, MARTIN

FÉLIX.—(La suivant du regard). Délicieuse enfant! m'envoler là-haut avec elle, dans un chalet sur la montagne, où les jours passeraient dans l'ivresse.

MARTIN.—Sans vin?

FÉLIX.—Crois-tu donc que le vin seul procure l'ivresse, naïf Martin? Si tu connaissais l'amour, la plus magnifique des ivresses, celle qui met le monde à ses pieds, tu verrais l'existence d'un autre œil.

MARTIN.—Oh! pour quant à ça, rien ne me la rend plus rose que les caresses de la voluptueuse fille du soleil... pour parler comme vous, en poète!

FÉLIX.—Tu déraisonnes! L'amour, mon cher, mère de l'éloquence, inspire les choses les plus belles qui soient au monde! L'amour veille, même dans le sommeil, et nous offre un spectacle toujours nouveau de splendeurs dans les rêves comme dans la réalité.

MARTIN.—Chacun son ivresse, alors, et vive celle qui nous donne le bonheur! (Gaspard entre).

SCENE VI

Les mêmes, GASPARD

GASPARD.—(Répétant). Vive celle qui nous donne le bonheur!... Quelle est donc l'heureuse fée qui préside à vos joies?

MARTIN.—Une blonde aux yeux d'or!

FÉLIX.—Une brune aux yeux bleus!

GASPARD.—(A Félix). Amoureux!... (A Martin). Ivrogne!...

MARTIN.—Chacun la sienne: à Félix, celle qui promène le cœur dans les jardins ensoleillés de l'amour; à moi, celle qui m'éloigne des vains soucis...

GASPARD.—Et à moi?

MARTIN.—Choisissez!

FÉLIX.—Et partage en attendant avec nous le breuvage cher aux ancêtres avant d'avoir été si cher à Martin.

GASPARD.—(S'asseyant). Volontiers! Les délices de nos ancêtres sont les nôtres, comme notre devoir est de suivre la route qu'ils nous ont tracée. Nous leur devons notre indépendance; nous leur devons notre belle patrie qui marche heureuse et fière, respectée de tous, vers des destinées toujours plus magnifiques.

FÉLIX.—Magnifiques si les peuples, se donnant la main, ne connaissaient plus de divisions et travaillaient de concert à leur mutuel bonheur.

GASPARD. — Nous n'empêchons point le bonheur des hommes; chaque peuple travaille au sien en restant chez lui, comme les belles montagnes, qui ne se rencontrent jamais et qui cependant s'élèvent toujours vers le ciel, splendides et immaculées!

FÉLIX.—Oui, le splendide isolement! Mais les peuples, Gaspard, ne sont pas des montagnes et ne sauraient rester en paix chez eux. Ne les voit-on point, au lieu de se dédier exclusivement à l'amélioration de leur sort, s'armant sans cesse et dépensant des sommes folles à perfectionner les moyens de s'entre-détruire?

GASPARD.—En cela, tu as raison, Félix, et mon patriotisme ne m'interdit pas de déplorer l'abus que l'on fait des plus nobles conquêtes de la science au profit des appareils de destruction. Les inventions

les plus utiles sont aussitôt mises au service de la force brutale des armées; chaque pays ne vise qu'à augmenter sa puissance... ce qui d'ailleurs leur rend inutiles les découvertes modernes, car, en servant à tous, elles ne servent plus à personne.

FÉLIX.—En supprimant les frontières, les armées disparaîtraient et les conquêtes de la science reviendraient directement à l'humanité!

GASPARD.—Je ne vois pas plus le monde sans frontières que des champs sans limites! On les effacerait aujourd'hui que l'instinct inné de la conservation les remettrait demain à leur place!

FÉLIX.—Mais que les nations civilisées n'enseignent plus le meurtre à leurs citoyens!

GASPARD.—Tes vœux seraient comblés si tous marchaient d'accord! Mais alors, l'Europe désarmée enterrerait bientôt sa civilisation avec ses canons. Avec ses huit cent millions d'habitants, l'Asie ne tarderait pas à nous envoyer quelque nouvel Attila à la tête des hordes innombrables qui se chargeraient d'empêcher, tel qu'autrefois, l'herbe de repousser par où ils passeraient, sans compter les invasions d'Africains..

FÉLIX.—En attendant, les envahisseurs sont les Européens!

GASPARD.—C'est le moindre entre deux maux! (Entre Marthe).

SCENE VII

Les mêmes, MARTHE

MARTHE.—Bonjour, Gaspard! Notre père t'attendait pour te demander des nouvelles de la politique.

GASPARD.—La politique, Marthe, est changeante comme les femmes.

MARTHE.—J'ignore la politique, Gaspard; j'aime mon pays comme toi; mais tu pourrais être plus galant avec tes concitoyennes!

GASPARD.—Cela viendra, Marthe, quand tu nous auras servi une autre bouteille qui se fera, à nos souhaits, plus sage que la politique.

MARTIN.—N'ai-je pas dit, Félix, que le vin était un magicien?

FÉLIX. — (Souriant à Marthe). En cet instant, Martin, je suis de ton avis!

MARTHE.—(A Gaspard). Que dirais-je à notre père?

GASPARD.—Qu'il vienne nous tenir compagnie, et nous causerons politique à notre aise. (Ignace, Otto, Mathieu et d'autres clients entrent en saluant cordialement et s'asseyent à une table. Pendant que la servante les sert, Marthe échange avec Félix des regards, le vieux Urni paraît et se dirige vers le groupe de son fils).

SCENE VIII

Les mêmes, le père URNI

TOUS.—Bonjour, père Urni.

URNI.—Bonjour à tous, mes amis! (A Gaspard). J'ai entendu ta voix quand Marthe a ouvert la porte et je viens aux nouvelles. Comme tu as été toute la journée absent, je n'ai rien su depuis les journaux de ce matin.

GASPARD.—Tu sais bien, père, que je consacre les dimanches à Geneviève!

URNI.—Oui, oui, je le sais, et je ne t'en fais pas de reproche. Tu as l'âge des amours et il faut être deux pour fonder un foyer.

GASPARD.—D'autant plus que la chère patrie a toujours besoin de défenseurs.

FÉLIX.—Mais je ne vois pas la raison de ce perpétuel «qui vive»? Car personne ne songe à l'attaquer, la chère patrie.

GASPARD.—C'est que précisément notre défense est bien organisée... Comme dit le vieux proverbe: «Si vis pacem para bellum»!

URNI.—Bien dit! (Tous approuvent).

FÉLIX.—Mais du moment que la neutralité de notre pays est reconnue par toutes les nations, n'est-il point sous leur sauvegarde et permettraient-elles qu'il soit attaqué?

GASPARD.—Tout pays est soumis à la loi naturelle de la défense de ce qu'il possède. Comme la propriété particulière protégée par la police des sociétés, la propriété nationale se protège par son armée.

FÉLIX.—Mais que ferait notre petite Suisse devant une grande puissance?

GASPARD.—Ce qu'elle a toujours fait : son devoir ! Elle répondrait à l'attaque en se soulevant contre l'envahisseur ! Elle se souviendrait de ceux qui ont conquis son indépendance en luttant comme des lions, préférant la mort à l'esclavage ! (Tous applaudissent, pendant que Marthe échange un sourire avec Félix qui allait répondre. Elle sort).

MARTIN.—(Emplissant les verres). Si tous étaient comme moi, il n'y aurait jamais de guerre.

GASPARD.—Et si l'on t'arrachait le verre des mains ?

MARTIN.—Je trouverais la plaisanterie déplacée. (Tous rient).

GASPARD.—Et tu ne protesterais pas ?

MARTIN.—Je maudirais le malhonnête !

GASPARD.—Mais si plus jamais, plus jamais ! ne te serait permis de tremper tes lèvres dans ce breuvage cher à ton cœur, parce que des étrangers auraient détruit nos vignes et envahi nos caves... que dirais-tu ? que ferais-tu, ô Martin ?

MARTIN.—Ma carabine à la main, j'irais avec vous tous les chasser de nos vignes et de nos caves !

GASPARD.—Hé bien, Martin, nous avons beau être heureux avec notre indépendance, comme toi avec ton vin : on cherchera à nous la ravir un jour, et mieux vaut mille fois prévenir le mal que le châtier ! Et qu'est-ce que ton vin, à côté de nos foyers ? à côté de la patrie ? à côté de notre dignité d'hommes libres et égaux ? Quel cœur se sentirait à l'aise, sur l'Alpe la plus haute, en songeant qu'en bas, dans la plaine où il faudra redescendre, règnerait un maître étranger auquel il faudrait rendre hommage, comme au temps des gouverneurs autrichiens ? Qui de nous s'en irait gaiement le matin à son labour en pensant qu'il ne s'appartiendrait plus à lui-même, plus à sa patrie, mais à une nation étrangère qui, le traitant en esclave, le blesserait dans ses sentiments les plus chers, l'arracherait à ses coutumes les plus douces, et le briserait s'il résiste ?

URNI.—(Avec un coup de poing sur la table).
Qu'ils viennent !

TOUS. — Qu'ils viennent ! (Silence. Marthe apparaît).

SCENE IX

Les mêmes, MARTHE

MARTHE.—On a appelé?

URNI.—Non!... et même les femmes, n'est-ce pas, Marthe, sauraient marcher contre l'ennemi de la patrie?

MARTHE.—Où notre devoir nous appelle, nous irons toujours, cher père! L'histoire de la patrie nous a appris que la femme, comme l'homme, doit défendre son foyer.

URNI.—Je savais ta réponse, Marthe, et je suis heureux que rien ne soit plus cher au cœur de mes enfants.

MARTHE.—Comme ceux qui nous ont donné le jour! (Elle salue et sort).

SCENE X

MARTIN, FÉLIX, URNI, GASPARD, les clients.

MARTIN.—(A Félix). Vous voyez donc... jusqu'à Marthe?

FÉLIX.—(Se levant). Chacun, sans doute, entend sa dignité d'homme à sa façon. Vous vous dites les fils de la petite patrie mais j'invoque, moi, la grande patrie, celle de l'humanité, qui ne doit plus être divisée en monarchies et en républiques, en races et en castes, mais former l'entière famille des hommes où il sera toujours défendu de tuer et d'apprendre à tuer! (Etonnement). Comme vous tous j'ai aimé ma patrie et j'ai cru que rien ne l'égalait. Mais aujourd'hui je sais que toutes les patries se valent, que les peuples n'ont pas plus de motifs d'être séparés que les poissons dans la mer, les oiseaux dans l'espace! Ce furent des tyrans qui inventèrent les frontières, avides de se partager le gouvernement du monde pour y satisfaire leur orgueil et leur rapacité! Le monde a marché, les peuples se sont policés, mais les barrières demeurent, et malgré les paroles de Celui que l'humanité chrétienne ne se lasse pas d'invoquer: «Aimez-vous les uns les autres», les hommes ne cessent de s'armer et de se glorifier de leurs inventions les plus meurtrières, des forces

les plus brutales de leurs armées, de leurs conquêtes les plus injustes, de leurs victoires les plus sanglantes. Non! Je ne connais plus cette humanité-là, moi! Comme vous, j'aime la liberté, j'apprécie notre belle nature et j'admire les exploits de nos aïeux en lutte contre les tyrans... Mais la liberté, la paix, la fraternité, je les demande pour tous les hommes!... et des baïonnettes, et des sabres, et des fusils, et des canons, eh bien, il n'en faut plus! Je ne veux pas qu'on exerce les hommes à la guerre! C'est le crime le plus monstrueux, l'aberration la plus exécrable de notre intelligence! C'est le forfait par préméditation! et jamais la fraternité ne s'établira sur le globe pendant qu'on enseignera aux peuples à se haïr! Mon antimilitarisme n'est pas de l'anarchie, puisque les hypocrites conférences pour le désarmement universel répondent, pour ainsi dire, aux mêmes cris que ceux de ma conscience et que tous les honnêtes gens prétendent détester le meurtre! Mais alors, que l'on commence à désarmer! Que les canons des forts s'écroulent dans les précipices avec les batailles perfides qui les protègent! Qu'on fasse avec les fusils d'immenses autodafés à l'amour des peuples! Que les navires de guerre disparaissent de la surface des ondes traîtresses sous lesquelles veillent les monstres sous-marins, et qu'aux menaces constantes de destruction succède l'effort fait en commun pour le progrès et le bonheur universels! (Un silence).

URNI.—(Hochant la tête, puis vidant son verre). Tu parles bien, Félix, avec éloquence, mais jamais je ne t'avais entendu exprimer de telles idées! Ne serais-tu donc plus patriote?

FÉLIX.—Je suis, comme je viens de vous le dire, le patriote de toutes les patries, donc l'ennemi de personne.

GASPARD.—Mais la Suisse non plus n'est l'ennemie de personne!

FÉLIX.—Elle s'arme pour l'être un jour.

GASPARD.—Oui, elle le sera de quiconque viendrait l'attaquer, comme tu le serais toi, Félix, de celui qui te demanderait la bourse ou la vie le couteau sur la gorge. Te laisserais-tu faire alors?

FÉLIX.—Non, je ne me laisserais pas faire; mais si le brigand n'avait pas d'arme, il ne m'assaillirait point, de même que si les nations n'entretenaient pas d'armées, les guerres deviendraient impossibles

et personne ne pourrait invoquer de prétexte pour se préparer à la défense.

GASPARD.—Pour l'instant nous l'avons, ce prétexte. Que n'allez-vous chez les voisins prêcher le désarmement ?

FÉLIX.—D'autres le feront.

GASPARD.—Nous attendrons donc que cela soit et que la parole du Christ que tu as invoquée ait arraché les poignards des mains des brigands !

IGNACE.—...et démantibulé les forteresses...

OTTO.—...et changé les canons en charrues...

MATHIEU.—...et la méchanceté des hommes en bonté.

MARTIN.—Pourvu que l'on ne change pas mon vin en eau, vous avez tous raison. Les hommes sont frères, comme dit Félix, jusqu'à ce qu'il ne le soient plus, comme dit Gaspard ! Les crus de nos côteaux sont exquis pendant que l'on ne les frelate pas. Mais la bouteille est vide, et je vous ai tant écoutés que je ne me souviens pas d'avoir bu.

URNI.—Toujours le même !... Mais dis, Gaspard, nous ne savons rien des nouvelles du jour. Que dit-on de cet agent provocateur envoyé par notre voisine du Nord ?

GASPARD. — Le gouvernement fédéral, paraît-il, se serait décidé à l'expulser du territoire de la Confédération. Le mouchard n'est rien moins qu'un inspecteur de la police de Mulhouse. Chargé de maintenir l'ordre dans son pays, il venait chez nous provoquer le désordre.

IGNACE, OTTO, MATHIEU. — Pourquoi ?

GASPARD.—Simplement parce que la police suisse, se jugeant suffisante à remplir sa mission, n'a pas toléré que les agents secrets de la police allemande surveillent les socialistes réfugiés en territoire helvétique. En envoyant Wohlgemuth fomenter les troubles et exciter à l'anarchie, les Allemands pensaient trouver un prétexte à leur intervention, sans se soucier de notre souveraineté nationale.

URNI.—(A Félix). Vous la voyez, maintenant votre fraternité universelle !

FÉLIX.—Je la vois toujours, père Urni, non telle qu'elle est aujourd'hui mais telle qu'elle doit être ! Si les peuples étaient frères, ils ne se méfieraient pas les uns des autres ; l'Allemagne n'enverrait pas ses sbires en Suisse et la police serait exercée, non point par des individus payés pour accomplir les

plus basses besognes et corrompre les gens, mais par tous les citoyens du monde, instruits, dès leur enfance, à maintenir l'ordre et la morale.

URNI.—Mais où diable a-t-il pris tout cela?

FÉLIX.—Vous rendez-vous compte des dangers que comporte la division des peuples? Voyez-vous l'épée suspendue par un fil sur leur tête par l'organisation actuelle de la société? Un étranger vient chez nous propager du désordre. Le peuple allemand n'est pour rien dans l'affaire; mais il devient aussitôt l'ennemi, le profanateur du sol sacré, le spoliateur de notre indépendance, le violateur de notre neutralité, l'infâme digne de toutes les calamités. Aux injures de la presse suisse répond la presse allemande, et voilà deux peuples qui s'estimaient hier, se détestant aujourd'hui, se prêtant les intentions les plus perfides, s'accusant réciproquement des complots les plus noirs, se découvrant soudain les vices les plus odieux, et finissant par se haïr à mort (ironiquement) ...simplement parce qu'il a plu à M. de Bismarck de dire à M. Wohlgemuth: Allez donc un peu embêter les Suisses! (Mouvement) ...de ce patriotisme-là en faut-il encore?

GASPARD.—Il est vrai que les peuples ne devraient jamais se haïr sans motifs, et à ce point de vue nous te donnons raison, Mais la patrie, Félix, c'est toujours la patrie, c'est-à-dire la terre des ancêtres qui ont versé leur sang pour son indépendance et pour sa liberté! (Approbation). La patrie, c'est l'héritage du passé en ce qu'il a eu de meilleur, et qui ne continue pas moins à s'améliorer dans ses institutions, à perfectionner son mécanisme social, à travailler sans cesse au bonheur commun des citoyens! La patrie, Félix, c'est toujours le plateau du Grutli où nos pères ont juré de se prêter appui, non contre l'étranger mais contre le tyran, de lutter, non pour opprimer les hommes mais pour défendre leurs droits à la liberté, et de travailler, non à la haine du prochain mais à l'amour du foyer national! Et notre histoire, Félix, est trop sainte, nos héros sont trop purs, nos traditions trop glorieuses pour que nous les perdions, pour que nous les oublions, pour que nous effacions du sol natal les traces de son vénérable et merveilleux passé! (Tous approuvent).

URNI.—(Emu, serrant la main à son fils). Merci, Gaspard, ton vieux père t'admire!

MARTIN.—(Agitant la bouteille). Mais il n'y a plus de vin pour trinquer!

URNI.—Quand on parle de la patrie, Martin, ce n'est pas dans les verres que l'on doit puiser l'éloquence. Ton esprit borné ne s'enthousiasme que dans l'ivresse, et pour toi le monde entier est contenu dans une bouteille!

MARTIN.—Hélas! Le bon Dieu n'a pas donné à tous les mêmes facultés de sentir et de jouir des biens de ce monde!

GASPARD.—Tu confonds, Martin, le trouble des sens avec les besoins de l'âme...

FÉLIX.—...et de l'humanité! (Entre Marthe avec une nouvelle bouteille).

SCENE XI

Les mêmes, MARTHE

MARTIN.—Pour l'instant le plus humain est, je crois, de ne pas nous laisser mourir de soif. Et nous sommes au moins deux ici qui avons le plus puissant intérêt à ce que la charmante Marthe apparaisse le plus souvent possible! Félix d'abord, qui puise la félicité dans la douceur de son sourire, et moi ensuite, puisque la présence de Marthe répond chaque fois à mes vœux les plus chers...

FÉLIX.—N'accepterais-tu pas, Marthe, que nous élevions nos verres à ta santé? (Il offre un verre à Marthe).

MARTHE.—Pourquoi pas, Félix? Mon père est là et il n'y a pas de mal à ce que je réponde à votre politesse.

URNI.—Non, il n'y a pas de mal... Mais il y en aurait si, la patrie étant en danger, elle ne trouvait pas un défenseur dans chacun de ses citoyens. (Tous se tournent vers Félix).

MARTIN.—A votre santé, d'abord. (Tous boivent et Marthe sort en souriant à Félix).

SCENE XII

Les mêmes, moins MARTHE

FÉLIX.—Père Urni, vous savez que j'aime votre fille, c'est vous dire que je tiens à rester bien

avec vous, à respecter vos opinions. Si les miennes ont évolué, ma sympathie, en s'étendant à tous les hommes, n'exclut point mes compatriotes! J'admets en notre âme l'existence d'un amour spécial aux lieux où elle a vu la lumière, où le printemps de la vie a chanté! Tout homme garde une place naturellement préférée sur la terre, centre du monde pour lui. Mais est-ce la nature qui a tracé les frontières et qui a dit aux peuples: détestez-vous? est-ce elle qui les a gratifiés de ces droits d'entrée sur les produits nécessaires à l'existence, avec ces guerres de tarif où la nourriture du pauvre est iniquement taxée?

GASPARD.—Non, sans doute; mais si l'homme se limitait à suivre les lois de la nature, tu ne serais pas arrivé toi-même, Félix, à l'évolution que tu nous présentes comme un progrès.

FÉLIX.—Pardon, Gaspard: ma faculté de penser est un don de la nature.

GASPARD.—Et c'est là où je te surprends: puisque c'est l'intelligence, produit aussi de la nature, qui a créé les nations.

FÉLIX.—Tu as parlé du Grutli où nos ancêtres jurèrent de défendre leur liberté. Respect à eux! Mais cette liberté, Gaspard, s'ils en eurent la sublime conception, pourquoi ne la voulurent-ils que pour eux? Conscients du droit des gens, ne devaient-ils égoïstement l'enseigner qu'aux gens de la vallée? Quel service n'eussent-ils rendu à l'humanité avec un tel sentiment de la justice, s'ils s'en étaient fait au loin les apôtres! La Germanie entière, divisée à cette époque par la féodalité, se serait laissé subjuguier par le magnifique appel de la liberté! La démocratie, basée sur le principe absolu de l'égalité et de la justice, aurait pris racine parmi ces races vigoureuses du Nord, et les autres peuples, suivant l'exemple, l'Europe aurait atteint depuis deux ou trois siècles son degré actuel de civilisation, et les barbares qui y sont encore depuis longtemps auraient disparu! (Mouvement).

URNI.—Quels barbares?

FÉLIX.—Oh! pas nous! les faiseurs de guerres! Ceux qui provoquent les conflits pour s'emparer des terres et des mers! Ceux qui, malgré la monstrueuse extension de leur territoire, cherchent encore à dévorer leurs voisins! Ceux qui engagent les batailles et lancent les peuples les uns contre les au-

tres pour des motifs qui ne valent pas une seule existence humaine! Ceux qui obligent les troupeaux d'hommes à s'entre-déchirer pour le compte de tiers! Tous, enfin, ceux qui sèment la haine, entretiennent la férocité, retardant ainsi l'œuvre de la civilisation, et la replongeant sans cesse dans l'infâme barbarie d'où les peuples ne peuvent sortir!

GASPARD — (énergique). Il n'y a rien de cela chez nous! La Suisse, avec sa milice, n'a jamais songé à conquérir, mais à se défendre. Que nos ancêtres eussent dû porter chez leurs frères de race germanique leur esprit d'indépendance, s'ils ne l'ont point fait, c'est qu'ils avaient des raisons de ne pas le faire, et nous devons nous estimer très heureux d'être ce que nous sommes.

IGNACE.—Des hommes libres!

FÉLIX.—Oh! pour cette liberté, elle est bien relative, et nos lois, qui obligent au service militaire et empêchent assez souvent la pensée de s'exprimer, s'en passent volontiers!

GASPARD.—La liberté d'un homme commence là où s'arrête celle d'un autre! Malgré sa constitution essentiellement démocratique, notre patrie ne peut se soustraire à l'obligation inhérente à toute société humaine organisée de se régir par des lois, votées d'ailleurs chez nous par le peuple. Avant-garde du progrès dans le domaine des prérogatives populaires, la Suisse ne cesse de perfectionner le mécanisme de sa démocratie et de travailler à l'amélioration du sort de la classe ouvrière. Tout citoyen est soldat ici, tout soldat citoyen. Gardien de son foyer, s'il s'exerce dans le maniement des armes, il n'ira point conquérir des territoires ni prêter son appui à des tyrans; mais il saura, à l'heure du danger, défendre sa chère indépendance, que toi, Félix, avec tes idées avancées, tu devrais apprécier mieux que personne.

FÉLIX.—Jésus, le premier socialiste, a dit: «Heureux les pacifiques».

GASPARD.—Mais il a dit aussi: «Rendez à César ce qui est à César». Il a donc reconnu la propriété, l'autorité, l'ordre dans la société, tout en aimant les hommes et en les invitant à s'aimer. Des pacifiques, nous le sommes! Le rôle essentiel de notre patrie est de travailler au bien de ses enfants sans désirer le mal aux autres! Et puisque vous nous parlez de Jésus comme un exemple que notre

religion nous oblige à suivre, son grand amour des hommes ne l'a pas empêché d'entrer en de saintes colères, soit contre les mauvais riches et les puissants injustes, soit contre les marchands impies du temple de la prière, qu'il chassait à coups de fouet... et ainsi nous chasserons de notre patrie tout intrus qui prétendrait venir en souiller le sol sacré!

FÉLIX.—Et si l'intrus, couvrant la frontière de ses légions innombrables, menaçait d'écraser notre petite armée sous le nombre?

GASPARD.—Morgarten! Sempach! Saint-Jacques! Grandson! Morat!... (Tous se lèvent frémissants).
Saluez les nobles champs de bataille où nos pères ont remporté la victoire contre les légions innombrables et bardées de fer des ennemis de la liberté! Des flots de sang ont rougi la terre de nos campagnes, l'eau de nos torrents et de nos lacs! Fallait-il se laisser vaincre et baisser le front sous le joug? vivre dans l'opprobre? et finir par mourir quand même dans l'esclavage que serait pour des hommes nourris au sein de la liberté l'odieuse oppression des princes étrangers?

URNI.—Comment, Félix, toi qui prétends à ma fille, peux-tu tenir chez moi ce langage? Que tu sois un pacifiste, je t'approuve, car nous avons tous horreur du sang versé. Mais que tu ailles jusqu'à supposer que cette horreur soit assez grande pour que le peuple suisse renonce à son indépendance... je préfère croire que tu t'es mal exprimé.

FÉLIX.—J'ai salué avec vous les champs de bataille où nos ancêtres comme des lions ont défendu leurs droits à la liberté! J'admire leur courage, j'honore l'œuvre des hommes qui ont proclamé en cette époque lointaine et barbare la constitution d'un peuple en citoyens libres, égaux devant la loi, et se considérant comme des frères!

URNI.—Il me semblait, Félix, que tels devaient être tes sentiments!

MARTIN.—L'amour le berce dans les nuages.

FÉLIX.—Mais le monde a marché, père Urni. Les Suisses du vieux temps, qui ne demandaient qu'à vivre tranquilles dans leurs vallées, passaient pour des sortes de mécontents, des révolutionnaires, et l'acte de leur alliance pour la défense en commun de leurs droits semblait un déficit aux principes de l'autorité monarchique. Le monde civilisé s'étonne aujourd'hui que d'autres peuples aient consenti

à porter la guerre chez lui pour le lier aux mêmes chaînes qu'eux, plutôt que de briser ces chaînes, et, suivant leur exemple, de se déclarer aussi libres et indépendants. Qui songera maintenant à reprocher à nos ancêtres leurs révoltes contre l'orgueil des princes et la tyrannie des gouverneurs? N'est-ce pas le fils d'une monarchie, de cette même Allemagne contre laquelle nous avons tant combattu, qui a su le mieux dans sa tragédie immortelle comprendre la grandeur d'âme des anciens suisses libertaires? Qui flétrira l'acte de Guillaume Tell abattant le représentant tortionnaire de la puissance impériale? Or, si nos aïeux n'avaient pas fait cela, la Suisse pourrait-elle se vanter d'être le modèle des démocraties?

URNI.—Voilà comme j'aime à t'entendre parler.

FÉLIX.—Mais, père Urni, de même que l'on considérait nos ancêtres comme des révoltés, on traite aujourd'hui les partisans de la fraternité universelle, les ennemis de la guerre d'anarchistes! (Mouvement).

GASPARD. — (Reculant). Comment... tu serais anarchiste?

FÉLIX.—Appelez-moi du nom que vous voudrez, mais je n'appartiens à aucune secte! Les bombes ne sont pas plus mon argument que les balles et les boulets! Est-ce être anarchiste que de condamner les monstrueux duels des peuples, que de leur enlever les moyens de se massacrer, de s'anéantir? Ah! ils sont logiques les citoyens des nations! (Ironique). La guerre est une calamité! s'exclament-ils, et cependant l'on continue à s'y préparer, comme si l'état de guerre devait être l'état normal de la société. Les nations soi-disant les plus civilisées sont les plus perfectionnées dans l'art de la destruction, et les gouvernements les meilleurs sont ceux qui entretiennent le mieux la haine du citoyen contre l'étranger!

GASPARD. — Ne parle pas ainsi, Félix! tu as le bonheur d'appartenir à une patrie qui n'a de haine pour personne, que le monde entier respecte, et qui est le siège des institutions universelles du progrès et de la paix!

FÉLIX. — (Ironique). Et où le noble exercice du tir est le plus en honneur!

GASPARD.—Le tir est un exercice viril, comme tous les sports, et la main qui sait tenir un fusil sait

aussi serrer celles des fils des autres patries qui viennent se mesurer avec elle.

FÉLIX.—Amitié d'un jour, hostilité de toujours!

GASPARD.—Nul ne peut répondre du lendemain! La fraternité universelle, prêchée il y a deux mille ans par Jésus de Nazareth, n'a jamais pu s'implanter dans le monde, et ceux qui l'ont observée sont si rares qu'on les appelle des saints...

FÉLIX.—Ils se sacrifiaient à un paradis improbable!

GASPARD.—Ils aimaient leur prochain.

FÉLIX.—Nous ne l'aimons que pour lui-même: c'est là notre idéal.

GASPARD.—Et que lui donnerez-vous en échange du sacrifice de sa patrie?

FÉLIX.—La patrie universelle!

GASPARD.—Toute prête à fonctionner?

FÉLIX.—Les peuples frères sauront la constituer.

GASPARD.—Vous détruisez sans savoir comment vous reconstruirez.

FÉLIX.—Les gens qui s'aiment savent arranger leur vie.

GASPARD.—Quelle garanties avez-vous que cet amour subsistera et veillera à tout?

FÉLIX.—La garantie qu'eurent les hommes du Grutli lorsqu'ils firent le serment de se prêter un fraternel appui.

GASPARD.—Mais ces hommes-là n'avaient qu'un cœur, qu'un idéal. ils étaient d'une même race, et ils se défendaient contre un ennemi commun.

FÉLIX.—Les peuples n'auront plus à se défendre, n'ayant plus d'ennemis, et ce sera leur serment, et ce sera leur garantie.

GASPARD.—Félix, nous ne nous entendons plus! La patrie a toujours existé, il est donc inutile de vouloir la détruire! Elle fait tellement partie de notre individu, elle est un sentiment si naturel et si ancré que l'on voit ses fils pendant des années éloignés d'elle, balancés sur les mers lointaines, mêlés aux luttes des cités enfiévrées d'Amérique, à la société des races les plus diverses, accaparés par les affaires les plus absorbantes, comblés de richesses et d'honneurs dans les contrées exotiques où ils ont fixé leur existence, et cependant sans cesse tournés vers ce berceau, vers ce petit coin de terre qui les a vu naître, vers la patrie de l'enfance et de la jeunesse, vers son passé avec son histoire,

vers sa société avec ses défenseurs et son drapeau, emblème qui fait palpiter le cœur des patriotes n'importe où ils se trouvent... Ne comprends-tu donc pas cet instinct, Félix? Ne sens-tu plus rien?

FÉLIX.—Non, je ne sens plus rien!

URNI.—Tu n'es donc plus Suisse?

FÉLIX.—Non, plus comme vous!

URNI.—(Indigné). Traître à la patrie, sortez d'ici!

FÉLIX.—(Sortant). Je n'en serai en tout cas pas le bourreau! (Tous le regardent s'en aller).

MARTIN.—Ils n'ont pas le vin bon!

FIN DU PREMIER ACTE



ACTE 2me

Décor du 1er acte.

SCENE I

MARTHE et GENEVIEVE (assises à une table).

GENEVIEVE.—Que t'en dire, Marthe? Il faut les prendre tels qu'ils sont. La politique est leur marotte, comme la poupée aux petites filles; ils la croient indispensable à leur existence et à leur qualité d'hommes.

MARTHE.—Si elle ne servait qu'à les amuser, le mal ne serait pas grand et les pauvres femmes auraient avantage à les laisser discuter à leur aise; mais la discussion a dégénéré en dispute hier, et Félix est parti sans même me donner le bonsoir.

GENEVIEVE.—Et cela t'alarme, Marthe? Chacun a son moment d'humeur. Félix n'a rien contre toi, autrement tu le saurais déjà. Prends patience il ne tardera pas à venir te consoler!

MARTHE.—J'en ai besoin, Geneviève! Après avoir si longtemps résisté à ses prières, je ne puis me passer de son amour maintenant!... Penses-tu vraiment qu'il reviendra, Geneviève?

GENEVIEVE.—As-tu motif à douter de son affection?

MARTHE.—Aucun, Geneviève.

GENEVIEVE.—Vous vous êtes vus hier: s'est-il détourné de toi? As-tu surpris le moindre indice de refroidissement?

MARTHE.—Absolument rien, Geneviève.

GENEVIEVE.—Juge donc si ta crainte est mal fondée et si Félix a varié dans ses sentiments!

MARTHE.—Mais un petit bonsoir en passant...

GENEVIEVE.—Laisse là ton petit bonsoir et attends tranquillement son grand bonjour!

MARTHE.—Que veux-tu, Geneviève, j'ai des appréhensions! Je sens, malgré moi, que quelque chose a changé! Un vague pressentiment tourmente mon âme, et tout ce que tu me dis pour me rassurer n'est qu'un baume momentané, de l'eau fraîche sur une brûlure!

GENEVIEVE.—Tu as tort de te laisser aller à ces impressions. Félix n'est pas de ces capricieux avec lesquels on ne sait jamais si c'est sérieux ou non. Ainsi qu'il t'a ouvert son cœur, le jour où il ne t'aimerait plus, il te le dirait!

MARTHE.—Et voilà ce que je crains!

GENEVIEVE.—Ces probabilités-là existent à l'égal des accidents: les appréhender c'est en souffrir sans qu'ils se produisent.

MARTHE.—Puissé-je me tromper!... ah, Geneviève! S'il ne revenait plus!... s'il m'écrivait en me rendant ma parole... je serais la plus malheureuse des femmes!

GENEVIEVE.—Ah, cachotière! Tu n'as jamais laissé voir que tu l'aimais ainsi!

MARTHE.—C'est à présent seulement que je m'en aperçois! Ne devais-je pas me montrer plus affectueuse, l'entourer de tant d'attentions qu'il n'eût pas trouvé d'issue pour s'échapper?

GENEVIEVE. — Tu déraisonnes, Marthe! Félix sait que ton cœur est à lui, comme tu sais que tu as pris le sien, et depuis longtemps. Jusqu'à preuve du contraire donc, tiens-toi tranquille et continue à l'aimer sans te mettre martel en tête à te demander ce que tu aurais dû faire ou ne pas faire pour être assurée de ton bonheur. Trop courir après, Marthe, c'est le vrai moyen de le voir s'enfuir!

MARTHE.—Merci, Geneviève, tes paroles me réconfortent quand même et tu m'as consolée comme une sœur. Mon frère Gaspard sera heureux avec toi.

GENEVIEVE.—Merci à mon tour, Marthe. (Entre Gaspard).

SCENE II

Les mêmes, GASPARD

GASPARD.—(Allant droit à Marthe). Aimes-tu ta patrie, Marthe?

MARTHE.—(Surprise). Qui n'aime pas sa patrie, Gaspard?

GASPARD.—Quelqu'un que tu connais!

MARTHE.—Tu m'effrayes?

GASPARD.—Il a fallu que je le voie et que je l'entende pour ne pas traiter d'imposteur celui qui

viendrait me le raconter. Et, chose plus grave, Marthe, ce quelqu'un est intelligent, honnête, instruit, ce quelqu'un appartient à notre armée, ce quelqu'un, tu le devines, Marthe, je le vois à tes yeux, c'est Félix!

MARTHE.—Mais, Gaspard, c'est impossible!

GASPARD.—Ce devrait l'être, mais malheureusement aucun doute ne peut subsister. En présence de notre père, de Martin, d'Otto, d'Ignace, de Mathieu, devant moi, il a déclaré n'être plus Suisse à la façon des patriotes!

MARTHE.—C'était une manière de parler...

GASPARD.—Ah non! Il a trop défendu sa théorie antimilitariste pour qu'il reste des doutes. Félix s'est empoisonné à la fontaine de l'internationalisme qui, sous prétexte de fraternité universelle, cherche à désorganiser les peuples. Félix ne veut plus que la Suisse ait de frontières, de défenseurs, et il a passé le balai sur le nom de patrie! Si tu avais vu l'effet que cela a produit sur notre père!... Il l'a chassé! (Marthe se cache le visage dans ses mains). Tu comprends bien qu'après ce sacrilège nous ne pouvons plus admettre ce renégat dans notre famille!

GENEVIEVE.—Il avait pu peut-être, Gaspard?

GASPARD.—Pas plus que nous, et il n'a que trop trouvé d'arguments contre ce que nous lui avons dit pour le convaincre de son erreur. D'ailleurs le patriotisme, ma chère Geneviève, ça ne se commande pas!

GENEVIEVE.—Il n'a pas réfléchi, Gaspard, il y reviendra!

GASPARD.—La foi perdue, il est difficile de la ravoir. Le patriotisme, comme elle, est un idéal, une morale, une aspiration de l'âme. Flamme divine, elle s'éteint à jamais une fois que l'impie a soufflé dessus!

GENEVIEVE.—Qui sait, Gaspard?

GASPARD.—Voyons, chérie, n'insiste pas! franchement, me voudrais-tu encore si je venais te dire: Geneviève, la patrie doit disparaître?

GENEVIEVE.—Tu me blesserais le cœur, Gaspard... mais vois-tu, quand même, je chercherais à te convertir.

GASPARD.—Quand je te dis que c'est impossible!

GENEVIEVE.—Rien n'est impossible à l'amour!

GASPARD.—Enfin, Geneviève, que veux-tu que

je fasse? La patrie, chez nous, fait partie intégrante de l'individu. L'homme qui y renonce n'est plus complet. Pareil à celui qui a perdu son ombre, il reste à part, il fait tache, il n'appartient plus à la société.

GENEVIEVE.—Eh bien, je te donne raison. (Une pause). Gaspard; j'ai un petit service à te demander.

GASPARD.—Tes désirs ne sont-ils pas les miens?

GENEVIEVE.—Merci!... N'importe lesquels?

GASPARD.—Si je ne t'estimais tant, Geneviève, je commencerais par y mettre des conditions.

GENEVIEVE.—Dans ce cas, battons le fer pendant qu'il est chaud. Mais tu me promets de ne pas revenir en arrière?

GASPARD.—Ah ça, Geneviève, est-ce une épreuve?

GENEVIEVE.—(Insistante). Un service seulement! Me donnes-tu ta parole?

GASPARD.—N'y aurait-il donc pas moyen de savoir un peu?

GENEVIEVE.—Tu n'as pas confiance en moi? C'est vilain! Tant pis, Gaspard, je ne te demande plus rien!

GASPARD.—Voyons, Geneviève!

GENEVIEVE.—Non, non! C'est trop tard!

GASPARD.—(Suppliant). Ne sois pas ainsi! Dis vite ce qu'il te faut! Demande, commande, ordonne, tu es obéie!

GENEVIEVE.—Oui, si cela te convient. Mieux vaut m'en taire que d'essayer un refus.

GASPARD.—Crois en mon dévouement, Geneviève! Fais-moi ce plaisir!... Aussi, pourquoi entourer de tant de mystère une chose raisonnable?

GENEVIEVE.—Raisnable pour tout le monde, elle ne le sera peut-être pas pour toi!

GASPARD.—Mais enfin, tu me garantis qu'à ma place tu l'accepterais?

GENEVIEVE.—Te la proposerais-je autrement?

GASPARD.—(Prenant les mains de Geneviève). Tu as raison! Ma parole est donnée. Demande!

GENEVIEVE.—(Serrant les mains de Gaspard). Bien, ne te fâche pas: Je voulais simplement te demander, Gaspard, de permettre à Marthe de revoir Félix s'il revient, et d'avoir une dernière explication avec lui. (Mouvement de Marthe).

GASPARD.—(Suffoqué). Avec cet anarchiste?... Pourquoi faire?

GENEVIEVE.—(DouceMENT). J'ai ta parole, elle est sacrée!

GASPARD.—Hélas!

GENEVIEVE.—Il ne s'agit d'ailleurs que d'une épreuve. Marthe laissera parler son amour et tâchera de ramener le pécheur au bercail.

GASPARD.—Avec la foi perdue?

GENEVIEVE.—On a vu d'autres miracles.

GASPARD.—Mais mon père l'a chassé d'ici.

GENEVIEVE.—On ne le mettra pas au courant.

GASPARD. — (Soupirant). Enfin... c'est promis! (Marthe se jette dans les bras de Geneviève). (A Marthe). Mais c'est entendu, Marthe, pas de transigeance avec la patrie! Ou retourner à elle entièrement, sans condition, sans arrière pensée, ou fini entre lui et toi! Pense à ta famille, à tes ancêtres, à ceux qui ont lutté pour nous et donné leur sang à la liberté. Pense à la femme de Stauffacher ranimant le cœur et le courage de son mari, l'engageant à se sacrifier pour ses frères, pour la patrie, cette mère à nous tous que nous voulons juste, prospère, indépendante, jalouse de ses libertés seulement et seulement ambitieuse de bien-être et de savoir!... Oh, Marthe! je crois bien que tu devras en porter le deuil de ton amour! Mais tu te consoleras en pensant que tu as aussi fait ton sacrifice à la patrie! (Il sort).

SCENE III

MARTHE, GENEVIEVE

MARTHE.—Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée, Geneviève!

GENEVIEVE. — Tout dépend de toi, de votre amour! Fais-le parler si haut, si fort que le renégat le sera une autre fois en revenant à cette patrie où battent des cœurs tels que le tien!

MARTHE.—Si l'amour suffit, Geneviève, le mien ne faillira point et saura trouver les mots de la persuasion; mais le sien, existe-t-il encore après un tel affront? Et Félix désirera-t-il me revoir?

GENEVIEVE.—Ton père le haïrait, il haïrait ton père qu'il t'aimerait toujours! L'amour ne meurt point comme la flamme d'une chandelle au premier

souffle qui passe, et tout effort pour l'éteindre ne servirait qu'à le raviver, pareil au vent soufflant sur l'incendie! Félix cherchera à te revoir, plus que jamais il aspire à toi devant l'obstacle qui vient de se lever entre vous.

MARTHE.—Mais cet obstacle, Geneviève, Gaspard n'a-t-il pas dit que rien ne l'ébranlerait?

GENEVIEVE.—Gaspard est sous l'influence de la colère, et cette affaire n'engage pas son cœur. Quand le tien parlera, et qu'à son appel Félix entendra dans cette chère voix celle aussi de la patrie, il ne résistera point et, comme un fétu de paille emporté par la brise du printemps, l'obstacle disparaîtra! (Félix paraît et s'arrête sur le seuil).

SCENE IV

FÉLIX, MARTHE, GENEVIEVE

GENEVIEVE.—Tu vois... c'est lui déjà!...

MARTHE.—(A part). Mon cœur tremble...

FÉLIX.—Puis-je entrer?

GENEVIEVE.—Entrez, M. Félix! (Elle va sortir).

MARTHE.—Reste, Geneviève...

GENEVIEVE.—Ma place n'est plus ici. (Elle sort).

SCENE V

FELIX, MARTHE

FELIX.—J'ai vu sortir ton frère et j'ai veillé ce moment pour te voir. T'a-t-il parlé?

MARTHE.—Oui, il m'a dit que mon père t'avait chassé.

FELIX.—C'est vrai!

MARTHE.—Parce que tu reniais ta patrie.

FELIX.—Renier... ce n'est pas le mot... je ne la hais point!

MARTHE.—Mais enfin, tu n'es plus patriote!

FÉLIX.—Plus patriotard, non!

MARTHE.—Que signifie cela, patriotard!

FÉLIX.—Ton père et ton frère, par exemple, n'imaginent la patrie qu'armée jusqu'aux dents et tou-

jours à l'affût d'un ennemi, toujours prête à s'attraper avec d'autres patries, sous le prétexte que leurs aïeux ont eu maille à partir avec des despotes étrangers. C'est ce qu'on appelle être patriotard.

MARTHE.—Et toi, Félix?

FÉLIX.—Eh bien moi, je veux que tous les hommes soient frères comme le prêche ton pasteur à l'église, et qu'ils n'aient plus besoin d'apprendre à se tuer.

MARTHE.—Mais, Félix, nos soldats n'apprennent pas à tuer, mais à se défendre en cas de danger!

FÉLIX.—Voilà! c'est le prétexte qu'invoquent tous les peuples: se défendre! Dans certains pays encore barbares, tous les habitants vont armés: ainsi sont les nations! Qu'elles n'aient plus de soldats, personne ne songera à les attaquer.

MARTHE.—Mais tu vois bien, Félix, que chez nous les soldats ne se battent pas; ils s'exercent simplement...

FÉLIX.—...A manier le fusil! Or, un fusil, pourquoi c'est faire?

MARTHE.—Mais, s'il n'y avait pas de fusils, pas de poudre, tu ne pourrais pas empêcher les gens d'avoir des couteaux!...

FÉLIX.—On les en empêcherait!...

MARTHE. — ...des bâtons pour s'assommer, des ongles pour se déchirer, des pierres pour se lapider...

FÉLIX.—Tu sors de la question, Marthe! Du moment que tous les hommes seront frères, ils ne s'assommeront pas.

MARTHE.—Mais il y aura toujours des arbres pour faire des bâtons, ce qui n'empêchera pas plus la fraternité que les fusils!

FÉLIX.—Tu ne veux pas comprendre, Marthe! Les forêts sont-elles des armes? Non! Elles servent à en faire, c'est vrai, comme la pierre, comme les métaux, comme le feu... Mais les fusils sont fabriqués expressément pour tuer!... et c'est l'idée, Marthe, écoute bien, c'est l'idée que de ces fusils doit sortir la mort et pas autre chose, qui révolte mon esprit! ma conscience! tout mon être! (Silence).

MARTHE.—Que te dire, Félix? Je souffre de ne point te voir d'accord avec mon père et mon frère.

FÉLIX.—Nos divergences d'opinions, Marthe, ne peuvent m'empêcher de t'aimer et tu le vois, je

suis revenu vers toi pour te le répéter et m'assurer de ton cœur.

MARTHE.—Puis-je croire qu'il m'appartienne entièrement, Félix, si ma famille lui impose les conditions de son droit à l'amour?

FÉLIX.—Tout cœur s'appartient, comme la pensée! il n'est point d'amour sans obstacles, sans sacrifices, mais c'est toujours lui seul qui commande.

MARTHE.—A la condition, s'il est honnête, de ne pas sortir du devoir.

FÉLIX.—Le devoir, pour l'amour, c'est d'aimer.

MARTHE.—Pourquoi donc ne fais-tu pas toi-même le sacrifice de tes opinions?

FÉLIX. — Parce qu'elles ont aussi pour base l'amour!

MARTHE. — (Avec force). Et nous avons, nous, l'amour de la patrie! (Silence).

FÉLIX.—Comment nous entendre, Marthe?

MARTHE.—Oui, comment, Félix?

FÉLIX.—Mais au fait, je ne t'empêche pas d'aimer la patrie, puisque cet amour pas plus que le mien pour l'humanité n'interdit l'autre... et je t'assure, Marthe, que je t'aime bien, que je t'aime autant que l'on peut aimer!

MARTHE.—Il ne m'est chose plus douce que de te croire, Félix, et mon bonheur serait immense, infini, si ton cœur, en battant pour moi, continuait à battre pour la patrie!

FÉLIX.—Mais puisqu'il bat pour l'humanité entière, ne bat-il de même pour ceux qui sont nés au berceau de nos pères?

MARTHE.—Cet amour-là, Félix, tous doivent l'avoir, et en aimant mon pays j'aime aussi bien que toi tous les êtres de la création.

FÉLIX.—Et voilà, nous sommes d'accord!

MARTHE.—Oui, mais voilà, c'est mon père et mon frère qui ne sont pas d'accord avec toi. (Silence).

FÉLIX.—Nous nous chérissons, Marthe, n'est-ce pas suffisant et suis-je donc forcé de penser comme vous? Ici même les citoyens ne professent-ils pas des opinions différentes sans qu'ils se mettent pour cela au ban de la famille?

MARTHE.—Tu es un renégat, a dit Gaspard, et si tu ne te laves pas de ce nom, malgré mon immense affection, je ne vois point comment unir nos destinées.

FÉLIX.—Partons ensemble!

MARTHE.—(Reculant). Partir!... ça, jamais?

FÉLIX.—(Après un silence). Pourquoi?

MARTHE.—Parce que j'aime ma famille! Parce que je ne causerai pas de chagrin à mon vieux père! Parce que le jour où je fuirais de la maison paternelle, les remords me poursuivraient et ne me permettraient pas un instant de bonheur! Parce que l'esprit de ma mère, que Dieu ait en sa sainte garde, s'éloignerait de moi!

FÉLIX.—Vaines terreurs!

MARTHE.—(Avec force). Destructeur de la patrie, voudrais-tu aussi détruire la famille? Ton amour des hommes signifierait-il la disparition des foyers? Ah! le ciel s'écroulerait sur moi que mon désespoir n'égalerait celui de briser les liens qui m'attachent à ma famille pour me perdre dans l'affreux vide où rien de ce qui a été n'existerait!

FÉLIX.—Et moi, ne suis-je donc rien?

MARTHE. — Tu m'es tout, Félix, et cependant ton amour seul ne me suffit pas! Je t'aime ardemment, mais mon cœur ne peut se détacher de ceux qui m'ont toujours été chers.

FÉLIX.—T'en séparer n'oblige point ton cœur à s'en détacher!

MARTHE.—Je t'en supplie, Félix, ne parle plus de séparation! N'y songe même pas! Désserter la maison paternelle! Etre haïe par mon frère, maudite par mon père, l'accabler de chagrin, le faire mourir peut-être, et me voir exécrée par tous... Non, non! Félix! Il n'est pour moi d'autre bonheur que ton affection au milieu des miens, dans la paix de la famille, avec le consentement de mon père, et si ton amour, Félix, égale le mien, reviens à tes bons sentiments d'autrefois, à ton pays, au foyer des ancêtres.

FÉLIX. — Tu es exigeante, Marthe! (La porte s'ouvre).

GENEVIEVE. — (Depuis la porte). — Ton père, Marthe

MARTHE. — (A Félix). — Mon Dieu! Il va te trouver ici!

FÉLIX.—Tant mieux! Nous pourrions nous expliquer!

MARTHE. — Non! non! impossible!... il t'a chassé!

FÉLIX.—Il n'aura que la peine de me chasser de nouveau si nous ne tombons pas d'accord!

MARTHE.—Non, Félix, prends pitié de moi... Il ne voulait pas que je te revoie... Jamais je ne lui ai désobéi... épargne-lui ce chagrin, viens, cache-toi ici dans cette armoire!...

FÉLIX. — (Se laissant conduire). — Mais alors, comment m'entendre avec lui?

MARTHE.—Tais-toi, Félix... plus tard. (Elle l'enferme. Entre Urni).

SCENE VI

URNI, MARTHE

MARTHE.—Bonjour, mon père!

URNI.—Bonjour, ma fille. Tu es seule?

MARTHE.—Vous le voyez, mon père.

URNI.—Que tu as les yeux rouges! Tu as pleuré?

MARTHE.—Comment ne pleurerais-je pas!

URNI.—Oui, je comprends; on a son petit cœur qui souffre... Gaspard t'a déjà mise au courant?

MARTHE.—Oui!

URNI.—Pauvre toi! Je regrette bien de te causer ainsi de la peine. Mais il n'en peut être autrement! Un Suisse antipatriote! Cela se conçoit-il? J'espère, Marthe, que toi-même ne voudrais pas d'un renégat de sa patrie! J'espère que plus jamais tu ne le reverras! Plus jamais tu ne penseras à lui! Laisse-le aller où il voudra, mais que son seul souvenir ne profane pas ton âme! N'est-ce pas, Marthe, que tu me le promets? (Marthe, angoissée, ne répond pas. Urni, surpris). J'ai bien ma fille devant moi?... Marthe, tu as compris?

MARTHE. — Je ne comprends que trop, mon père!

URNI.—Pourquoi donc ne réponds-tu pas? (Marthe se jetant enfin à genoux ne répond encore pas. Urni plus surpris). Que signifie cela, Marthe?

MARTHE.—Mon père, écoutez-moi!

URNI.—Mais parle, parle donc!

MARTHE.—Mon Dieu!... Comment dire?

URNI.—Ne te serais-tu pas fait respecter? Voyons, relève-toi et explique-toi!

MARTHE.—(Se relevant). Non, non, ce n'est pas cela... écoutez-moi... Félix n'est pas mauvais... S'il aime tous les hommes...

URNI.—Il n'aime pas sa patrie...

MARTHE.—Oh, il ne la déteste pas! Il la voit simplement d'une façon différente que vous... C'est une opinion... mais au fond, il a les mêmes sentiments.

URNI.—(Sévère). Qu'en sais-tu?

MARTHE.—(Troublée). Je le suppose ainsi... Oui, ce doit-être ainsi, car à moi jamais il ne m'a rien dit qui soit autrement!

URNI.—Ecoute, Marthe: il est inutile de chercher à revenir en arrière. Félix s'est proclamé antipatriote, cela suffit. Je n'habite pas sa pensée, mais je le juge d'après ses paroles prononcées librement, parfaitement entendues. Il veut la Suisse sans soldats, sans défenseurs, donc il ne veut pas de Suisse. Il prétend aimer tous les hommes, parce qu'en réalité il n'aime personne. Qu'il soit épris de toi, c'est possible, mais qu'il entre dans ma famille... Marthe, y songes-tu?

MARTHE.—Si vous saviez, mon père, ce que je souffre!

URNI.—Souffre, mon enfant, souffre pour la patrie! Ou préférerais-tu que j'arrache de cette salle tout ce qui nous parle d'elle, pour y donner libre entrée au profanateur? (Montrant les tableaux). Crois-tu donc que ces héros n'aient pas souffert? Et t'imagines-tu que nous allons laisser balayer toute notre histoire et toute l'œuvre de nos ancêtres par des messieurs qui s'avisent de prendre nos traditions pour de la fantaisie, nos frontières pour de ridicules barrières, notre armée pour de la mascarade sanguinaire? As-tu réfléchi, Marthe, à ce qu'il adviendrait si on laissait faire ces gens? As-tu songé à ce que serait la maison paternelle s'il fallait en chasser le souvenir du passé? Et te demandes-tu ce que toi-même deviendrais si tu liais ton existence à celle d'un sacrilège?

MARTHE.—Oui, mon père, je me le suis demandé, et mon sort n'est pas encore attaché au sien. Mais s'il revenait à ses sentiments d'autrefois, s'il reconnaissait son erreur, s'il se reprenait à aimer sa patrie, alors, dites mon père, le repousseriez-vous toujours?

URNI.—J'ignore, ma fille, si l'âme souillée à l'exécrable source de l'anarchie se purifiera jamais! Pas plus que la virginité perdue, je ne crois que le patriotisme puisse renaître. Je ne te dirai donc

qu'une chose: c'est que le jour où l'un de mes enfants faillirait en s'unissant à un ennemi de la patrie, cet enfant-là ne serait plus mien, et ce jour-là serait près de celui où je quitterais avec horreur une terre où de telles choses surviendraient!

MARTHE.—Il n'est plus question d'engager ma destinée à celle d'un ennemi de mon père! Malgré l'amour, flamme divine qui s'allume d'elle-même en nos cœurs et les attire l'un vers l'autre, je saurai rester fidèle aux douces vertus du foyer familial que vous et ma sainte mère m'avez enseignées, et je vous promets, mon père, de ne me marier qu'avec votre bénédiction!

URNI.—(Baisant Marthe au front). J'y compte mon enfant!... (En sortant). Je vais rejoindre ton frère. (Il sort).

SCENE VII

MARTHE, puis FÉLIX

MARTHE.—(Après un silence, éclatant). Ah! ce que me coûte la patrie! (Elle va ouvrir l'armoire).

FÉLIX.—(Sortant). Tu pleures, Marthe?... J'ai entendu... ton père me hait, me traite d'anarchiste... Moi qui voudrais supprimer toutes les machines à tuer, toutes! Eh bien, va, je ne puis te voir souffrir plus longtemps, et tu me reverras tel que j'étais auparavant!

MARTHE.—(Radiieuse). Tu dis vrai?

FÉLIX.—L'amour aura fait ce miracle!

MARTHE.—Tu ne parleras plus contre l'armée, contre la patrie?

FÉLIX.—Ton père et ton frère n'entendront de ma bouche plus aucun de ces propos!

MARTHE.—Oh! Quel bonheur!... Félix, je t'aime... Je t'aime!... Tu feras ton cours de répétition! Et je te reverrai en uniforme!... Oh! Félix, tu étais si beau en uniforme!...

FÉLIX.—(Décidé). Oui, je resterai au pays, je rendosserai mon uniforme, j'irai à l'exercice, je marcherai au pas, tambour battant et musique en tête.

MARTHE.—Que tu es bon, Félix!

FÉLIX.—Et comme toujours je viendrai te trouver et causer de nos projets, assis à cette même ta-

ble, où tant de fois j'ai attendu ton sourire.

MARTHE.—C'est trop beau, Félix! Mon père et mon frère ne te refuseront plus, et nous serons tous heureux.

FÉLIX.—Tous heureux!... Ton amour vaut bien un sacrifice sur l'autel de la patrie!

MARTHE.—Laisse-moi, Félix, laisse-moi annoncer la bonne nouvelle à Geneviève! Laisse-moi respirer au grand air et me soulager du triste poids qui oppressait mon cœur! et attends-moi là, Félix, attends-moi comme tu m'as depuis si longtemps attendue, et je te retrouverai, et j'éprouverai en te voyant le bonheur suprême de ma vie! (Elle sort en courant et lui envoie un baiser depuis le seuil).

SCENE VIII

FÉLIX, seul

FÉLIX.—(Encore tourné vers elle). Ha, oui! Ton cœur vaut bien un sacrifice sur l'autel de la patrie! Il m'en coûte aussi de t'aimer, Marthe!... Va, réjouis-toi, laisse ton cœur radieux s'ouvrir à la joie et chanter triomphalement sa victoire! glorieuse, annonce aux tiens que le renégat a rebroussé chemin pour faire amende honorable sur l'autel qu'il a brûlé et revêtir la livrée de ses défenseurs! L'amour accomplit parfois des miracles et il lui est arrivé de changer la face du monde... Dans les transports de notre affection, dans la douce expansion de nos caresses, dans les baisers que mes lèvres déposeront sur ta bouche, il n'y aura que de l'amour, et rien ne viendra troubler ta félicité... Mais l'idée fera son chemin plus tard; elle parlera quand ton cœur apaisé saura écouter, quand le foyer ne sentira plus l'effroi du néant dans la transformation de la société, dans la chute des barrières qui la divisent, dans la fin des haines et des batailles! Je ne serai donc pas traître à mes opinions! Trésor sacré comme leur est la patrie, elles resteront cachées là au fond de ma pensée et je t'attendrai, Marthe chérie, avec ton père et ton frère, pour déposer ma main dans la leur et boire à la santé de la patrie! (Il s'assied et réfléchit. Entre Virginie).

SCENE IX

FÉLIX, VIRGINIE

VIRGINIE.—(Un livre à la main récite) «...et du haut des rochers, les mères, les épouses et les filles aidaient les hommes à précipiter des troncs d'arbres et d'énormes pierres sur les ennemis qu'ils écrasaient, et dont le sang allait rougir les eaux du lac... Des brillants chevaliers il ne resta bientôt plus que des membres épars, des corps en bouillie, des casques, des armures, des épées et des lances brisées...» Oh, qu'en ce temps-là les hommes étaient méchants.

FÉLIX.—Les hommes sont toujours méchants!

VIRGINIE.—Non, non! Ils ne sont plus sans cesse en guerre comme autrefois!... Pourquoi les princes en voulaient-ils tant aux Suisses?

FÉLIX.—Parce que la liberté ne leur convenait point!

VIRGINIE.—Mais, que pouvait leur faire que les Suisses fussent libres?

FÉLIX.—C'est qu'ils donnaient le mauvais exemple aux autres, car les peuples libres se gouvernent sans princes!

VIRGINIE.—Et pourquoi, Mr. Félix, les Suisses seuls aimaient-ils la liberté?

FÉLIX.—Ça, Mademoiselle Virginie, c'est un peu difficile et long à vous expliquer. Les Helvètes, nos premiers ancêtres, se distinguaient déjà par un caractère d'indépendance qui leur rendait insupportable la domination de toute espèce de maîtres, surtout des étrangers.

VIRGINIE.—Oh! là, ils avaient parfaitement raison. Chacun chez soi et les moutons seront bien gardés. Mais aujourd'hui que les mauvais princes sont morts, les Suisses n'ont plus besoin de monter sur les rochers avec leurs femmes pour écraser les pauvres chevaliers sous les grosses pierres et les troncs d'arbres.

FÉLIX.—(S'exaltant). Non, car ils ont des fusils et des canons, comme les autres peuples, pour mieux s'entre détruire. Quant aux princes, ils sont toujours les mêmes, et ceux qui gouvernent les républiques ne valent guère mieux qu'eux, et les hommes ne cesseront de se battre que lorsqu'ils n'auront plus

de machines à tuer... (A part). Attention! Tu y reviens!

VIRGINIE.—Vous dites, Monsieur Félix?

FÉLIX.—Je veux dire que la Suisse, comme tous les pays, est obligée d'être armée pour sa défense.

VIRGINIE.—Comment! On lui en veut toujours d'être libre?

FÉLIX.—Les hommes ne cesseront de se détester tant qu'ils seront séparés par des frontières... (A part). Attention!

VIRGINIE.—Et pourquoi les laisse-t-on, ces frontières?

FÉLIX.—Parce qu'elles sont nécessaires à l'orgueil et à l'ambition des grands de ce monde. Mais il faudra bien qu'elles disparaissent un jour... (A part). C'est fatal... J'y retombe encore...

VIRGINIE.—Plaît-il?

FÉLIX.—C'est à dire qu'il y a des barrières sans raison d'être: celles que les méchants eux-mêmes élèvent au dessus des frontières pour empêcher les peuples de fraterniser... Vous comprenez, Virginie?

VIRGINIE.—Pas très bien, j'ignorais qu'il y avait encore des barrières par dessus les frontières; mais enfin, vous avez raison de souhaiter que les hommes n'aient plus de motifs de se battre. Fi! c'est si vilain de tuer! Je crois que je m'évanouirais si je voyais couler le sang! Je trouve que l'on devrait faire son possible pour qu'il n'y ait plus de guerres!

FÉLIX.—Voilà! Je trouve aussi! tout le monde trouve aussi... mais en attendant l'homme ne cesse de s'y tenir prêt!

VIRGINIE.—Mais pourquoi, Monsieur Félix?

FÉLIX.—Simplement pour donner raison au proverbe qui dit que pour avoir la paix il faut se préparer à la guerre.

VIRGINIE.—Mon Dieu! que les hommes sont bêtes!

FÉLIX.—Pas vrai?... sans compter les sommes folles que coûtent ces continuels préparatifs, ces beaux soldats faisant la parade et s'exerçant au maniement des armes homicides!

VIRGINIE.—Mais, dites, est-ce donc partout la même chose?

FÉLIX.—Partout où il y a des hommes, il y a des soldats...

VIRGINIE.— Il ne devrait pas y en avoir, alors, de soldats, s'ils ne servent qu'à détruire!

FÉLIX.— Certainement non! Mais c'est curieux: les pays mêmes les plus pacifiques ne veulent s'en passer. Ils y tiennent comme l'homme à sa mâchoire et se croiraient perdus si quelqu'un parlait de les supprimer, de ne plus fabriquer de poudre, ni de mitraille!

VIRGINIE.— C'est inconcevable! et personne pour leur crier assez haut qu'ils ont tort! Je suis certaine que si papa se rendait compte de cela, il serait très indigné... Vous devriez lui en parler, Monsieur Félix.

FÉLIX.— Hum!... il ne me croirait peut-être pas!

VIRGINIE.— Pourquoi?... lui qui aime tant que l'on dise la vérité! Oh! attendez, je m'en charge moi, et il faudra bien qu'il m'écoute!

FÉLIX.— Non, Virginie, ne lui dites rien, ces choses-là ne concernent que les hommes, et vous êtes une toute jeune fille et votre père vous rirait au nez!

VIRGINIE.— Mais non, puisque c'est la vérité! FÉLIX.— Oh! c'est qu'il y a des vérités qu'il ne faut jamais dire! Laissez, Virginie, je lui en causerai moi-même un jour!

VIRGINIE.— Alors, tant mieux... Et ma leçon!... (Elle sort en se remettant à étudier).

SCENE X

FÉLIX

FÉLIX.— L'humanité a parlé par la bouche de cette enfant, qui a horreur du sang versé! Pourquoi les hommes se détestent-ils? parce qu'ils sont séparés! pourquoi se battent-ils? parce qu'ils sont armés! Qu'on les désarme et qu'on les laisse fraterniser! s'exclame comme nous cette fillette, nous

et la science à les pourvoir des meilleurs moyens de destruction, et les sentiments humanitaires à se manifester platoniquement du haut des tribunes, dans les livres et autour des tables des cafés, sans que rien ne se fasse pour que la paix règne! Ah! polichinelles! polichinelles! (Entre un Capucin).

SCENE XI

FÉLIX, le CAPUCIN

FÉLIX.—Tiens... Qu'est-ce qu'il veut, ce capuchon?

LE CAPUCIN.—Que la paix soit avec vous!

FÉLIX.—Et avec vous de même, mon père, ou mon frère... je ne sais...

LE CAPUCIN.—Appelez-moi mon frère! nous le sommes tous en ce monde!

FÉLIX.—Heu! Heu! et les incroyables? et les athées? et les apostats? et les infidèles? et les hérétiques?

LE CAPUCIN.—Le Christ nous ordonne d'aimer tous les hommes sans distinction, car tous sortent de la main du Créateur!

FÉLIX.—Pourquoi l'hostilité règne-t-elle alors entre eux? pourquoi se désirent-ils le plus de mal possible?

LE CAPUCIN.—Ceux-là sont les mauvais chrétiens, des mauvais hommes, souvent des fous! S'ils se donnaient la peine de réfléchir au peu qu'ils sont devant l'éternité, ils sauraient mieux faire que de se haïr!

FÉLIX.—Je ne suis pas de vos croyants, mon frère, mais, chacun devant notre éternité, néant ou lumière inextinguible, avec vous je pense que les hommes n'ont aucune raison de se haïr, et que quel que soit le but de notre existence, jamais la méchanceté ne rendra l'humanité heureuse!

LE CAPUCIN.—Nous travaillons pour nous, nous mendions pour les autres, car notre travail ne suffit point à nos aumônes.

FÉLIX.—Mais les couvents sont riches!

LE CAPUCIN.—Pas tous, et ceux qui le sont ne doivent rien garder: leur argent s'en va aux missions, au chef de la chrétienté, aux œuvres pies.

FÉLIX.—Mais, mon frère, quel est votre travail?

LE CAPUCIN.—Nous cultivons notre jardin, notre champ, nous confectionnons nos vêtements, nous étudions, nous prêchons et, comme vous le voyez, nous mendions.

FÉLIX.—Drôle d'existence! Vivre ainsi séparés du reste des hommes, que vous appelez des frères, vivre en commun, tous de la même vie, sans autre espoir qu'un même lendemain!

LE CAPUCIN.—Ceux qui n'ont pas la foi ne comprennent pas les délices de notre existence contemplative. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de son esprit, et la parfaite égalité de notre genre de vie nous rend parfaitement heureux!

FÉLIX.(Riant). Voilà du pur socialisme, du communisme...

LE CAPUCIN.—Oui, mais avec cette différence que nous croyons à l'immortalité de l'âme, ce qui donne un charme infini à la monotonie de nos jours!

FÉLIX.—Ne changez-vous jamais de couvent?

LE CAPUCIN.—Oui, parfois, les prédicateurs principalement, qui vont prêcher les missions.

FÉLIX.—En d'autres couvents suisses?

LE CAPUCIN.—N'importe où. Les frontières pour nous n'existent pas! Notre patrie, c'est l'humanité!

FÉLIX.—Prêchez-vous cela dans les églises!

LE CAPUCIN.—La foi! l'espérance! la charité! Croire! Attendre! Aimer!... le reste, mon frère, n'est que de la méchanceté! Que la paix soit avec vous! (Il fait une révérence et se retire).

FÉLIX.—Adieu, mon frère!

autorisé à le dire à ceux qui veulent l'entendre, aux âmes les plus pieuses comme aux patriots les plus farouches, aux gouvernants comme aux gouvernés, tandis que moi, qui n'ai la perspective d'aucune récompense ni terrestre, ni céleste, on me traite de criminel parce que je trouve absurde que les hommes se détruisent ! Ah ! la logique !... Mais Marthe me fait bien attendre ! (Un berger entre en chantant).

SCÈNE XIII

FÉLIX, LE BERGER

LE BERGER. — Sur les hauteurs, sur les nuages
Je vis seul avec mon troupeau !
Loin des cités et des villages
Tout est si grand, tout est si beau !
FÉLIX. — Hé ! mon ami ! on est bien gai, aujourd'hui !

LE BERGER. — On l'est toujours, monsieur, quand on n'a pas de motifs de ne point l'être !

FÉLIX. — Vous menez votre bétail à la montagne ?

LE BERGER. — Eh oui ! Et l'on voulait boire le coup de l'adieu avant de quitter le village !

FÉLIX. — Et vous aller rester tout l'été là-haut ?

LE BERGER. — Jusqu'en automne !
FÉLIX. — Ne vous ennuyez-vous pas dans cette solitude ?

LE BERGER. — Jamais ! loin des hommes, loin du bruit, la vie s'écoule aussi douce qu'un beau sommeil !

FÉLIX. — Vous êtes un sage !

LE BERGER. — Je l'ignore ! Ce que vous lisez dans les livres, je le lis du matin au soir dans l'espace qui m'environne, je vis la poésie de vos poèmes, je chante à la nature la joie perpétuelle de mon

FÉLIX.—Mais l'homme a des devoirs à remplir envers ses semblables!

LE BERGER.—Que l'homme ne fasse pas plus de mal que je n'en fais, et tous ses devoirs seront remplis!

FÉLIX.—Et la patrie?

LE BERGER.—L'espace qu'embrasse mon regard est ma patrie! Je l'aime comme la prunelle de mes yeux!

FÉLIX.—Il faut la défendre!

LE BERGER.—Verser du sang? Dieu m'en donnerait compte!

FÉLIX.—Et si elle était aux prises avec un ennemi?

LE BERGER.—Ne me demandez donc plus pourquoi je préfère la société de mes bestiaux à celle des hommes, puisqu'ils sont si méchants!

FÉLIX.—Ainsi, vous ne la défendriez pas, votre patrie, si des armées étrangères tombant sur elle...?

LE BERGER.—Les armées!... les armées!... multitudes de brigands! causes de toutes les haines et de toutes les injustices! s'il n'y en avait point elles n'envahiraient aucun pays!

FÉLIX.—(Pressant). Mais puisque cela est, défendriez-vous le vôtre?

LE BERGER.—(Éclatant). Je n'en sais rien! (Il part hors de lui).

SCENE XIV

FÉLIX, seul

FÉLIX.—Une jeune fille, fleur d'innocence; un moine, prêcheur de morale; un berger, doux ami de la nature: les trois maudissent la guerre, la méchanceté de ceux qui entretiennent l'inimitié entre les peuples, et leur cœur seul a parlé! et la jeune

ne méritent pas plus la réprobation que ceux du cœur! et je me lasse enfin de faire l'hypocrite en affectant des sentiments contraires à ma pensée! et je n'attendrai pas plus longtemps celle qui a refusé de me suivre, et c'est elle qui m'attendra... (Regardant au dehors par la porte ou la fenêtre vitrée). Les voilà tous ensemble, à se réjouir sans doute de ma conversion... Ah non! Chacun a ses idées. Je verrai Marthe une derrière fois, et elle épousera les miennes en m'épousant, ou nous ne nous épouserons pas du tout! (Il sort vivement par une autre porte tandis qu'entrent Urni, Gaspard, Marthe et Geneviève).

SCENE XV

URNI GASPARD, MARTHE, GENEVIEVE

MARTHE.---(Surprise) Plus là!

GENEVIEVE.---Tu l'as trop fait attendre.

MARTHE.---(Inquiète). Reviendra-t-il?

GENEVIEVE. --- On revient toujours quand on aime!

URNI.---Encore une fois, Marthe: es-tu certaine de ne t'être pas trompée? Félix s'est-il exprimé ainsi que tu viens de nous le dire?

MARTHE.---Je le jure sur votre honneur, père! GASPARD.---Bon! Tu l'as entendu ainsi. Mais, Marthe, pourrais-tu jurer de même qu'il est sincère? Que ses paroles sortaient vraiment du cœur, et non pas seulement de ses lèvres?...

MARTHE.---Mais, mon Dieu, je crois aussi qu'elles étaient la franche expression de sa pensée!

GASPARD.---Tu crois! il ne s'agit pas de croire, mais de répondre: oui, je suis certaine!

MARTHE.---Du moment qu'il fera son service militaire.

GASPARD. — Que veux-tu, Marthe? Je ne puis trouver naturel qu'un homme revienne ainsi subitement sur ces opinions. Et il aurait vraiment tourné ça saque que cela ne serait encore pas d'un homme de caractère!

MARTHE. — Oh! Gaspard! tu lui en veux! tu le détestes!

GASPARD. — Non! il fut mon ami, il ne tenait qu'à lui de le rester, et c'est par moi que tu l'as connu!

GENEVIEVE. — Ne sois pas si intransigeant, Gaspard! aie un peu pitié de ta sœur!

GASPARD. — J'aime ma sœur, et je veux la voir heureuse. Je ne permettrais donc pas qu'elle se marie avec un «heimatlos»!

GENEVIEVE. — Pardon, Gaspard, ton père est là, c'est lui qui donne ou refuse les permissions.

GASPARD. — Mon père sait que ses principes sont les miens et que l'honneur de la famille peut reposer sur mes épaules!

GENEVIEVE. — Mais, Félix n'attaque pas votre honneur!

GASPARD. — Comment? Toi aussi tu le défends?

GENEVIEVE. — Je défends Marthe, ta sœur!

GASPARD. — Et le renégat!

GENEVIEVE. — Bah! renégat! elle ne sera pas plus malheureuse avec lui qu'avec un autre!

GASPARD. — (Surpris). Geneviève, ... sais-tu bien ce que tu dis? Tu viens de blasphémer!

GENEVIEVE. — Tant pis!

GASPARD. — Retire tes paroles!

GENEVIEVE. — Tu es un tyran!

GASPARD. — Geneviève!

GENEVIEVE. — Oh! Si tu me menaces déjà!

GASPARD. — (Eclatant). Mais tu ne comprends donc pas qu'il s'agit de la patrie, et que sur elle il n'y a rien... rien, que Dieu?

GENEVIEVE. — Je le comprends, oui, mais la pa-

URNI.—Vous allez trop loin, mes enfants! Geneviève, l'amour de la patrie est chose sainte! Gaspard, l'honneur de la femme est chose sacrée! Marthe, la famille est chose divine! Ne détruisons rien! Respectons nos sœurs, nos fiancées, la patrie! Respectons l'amour quel qu'il soit! Aimons-nous tous, et que des paroles violentes ne viennent jamais anéantir la sublime harmonie de nos cœurs! (Un silence).

GASPARD.—Pardonne-moi, Geneviève!

GENEVIEVE.—Encore un coup comme celui-là, Gaspard, et je ne pourrai plus te pardonner!

URNI.—Sois indulgente, Geneviève, pour qui aime sa patrie! Il saura respecter l'honneur de son foyer et tu seras heureuse avec lui! (A Marthe). Marthe, je ne te défends point de revoir Félix, mais veille sur toi, sois réservée et prudente! Félix sera mis à l'épreuve durant un certain temps. Si son amour pour toi a vraiment accompli le miracle de l'avoir ramené au respect de nos saines traditions, si sa conduite, ses actes et ses paroles ne donnent point lieu au moindre des soupçons sur sa sincérité, alors, Marthe, il pourra t'épouser et ton père bénera votre union.

MARTHE. — (Tombant dans les bras d'Urni). Oh! merci, mon père! Viens, Geneviève, et toi, Gaspard, accompagne-nous jusqu'à la lisière du bois, près de sa demeure, où nous allons reconforter et réconcilier nos cœurs! (Ils saluent Urni et sortent).

SCENE XVI

URNI, seul

URNI.—Ils ne savent pas le mal qu'ils me font quand le désaccord s'élève entre eux! Un instant il m'a semblé être seul au monde abandonné! sans

Marthe seront mariés, je ne les aurai peut-être plus plus auprès de moi ! Il ne me restera que ma chère petite Virginie ! tendre enfant, douce consolation de mes vieux jours ! Mais où est-elle, Virginie ? Que je la voie ! J'ai besoin de ses jolis yeux, de son doux visage qui me rappelle tant celui de sa mère ! J'ai une envie folle de caresser sa soyeuse chevelure et ses joues fraîches, et de l'entendre babiller, charmant oiseau de la maison ! (Il va vers la porte et appelle). Virginie !... Virginie !... (On entend une voix : « Papa »). Ah ! elle est là... elle accourt ! (Virginie entre son livre à la main).

SCENE XVII

VIRGINIE, URNI

URNI. — Viens, ma chère, viens, ma petite ! (Il l'amène par la main jusqu'à un siège, où il s'assied en la tenant près de lui). Que faisais-tu ? Que lisais-tu, toute seulette ?

VIRGINIE. — J'étudiais, papa, pour les examens.

URNI. — Qu'étudiais-tu ? Voyons !

VIRGINIE. — L'histoire de la Suisse.

URNI. — N'est-ce pas qu'elle est belle, Virginie ?
VIRGINIE. — Oui, papa, magnifique ! mais que les guerres sont affreuses !

URNI. — C'est vrai, mon enfant, mais malheureusement inévitables !

VIRGINIE. — Pourquoi, papa ?

URNI. — L'histoire te le dit ; nos ancêtres attaqués devaient se défendre.

VIRGINIE. — Oui, je le sais ; mais à présent que les hommes ne sont plus méchants !

URNI. — Les hommes sont toujours les mêmes !
VIRGINIE. — Oh ! pas tous, papa ! Il y en a qui ne veulent rien savoir de canons et de fusils ! Ils

URNI.—Mais où donc as-tu appris ces choses ?

VIRGINIE.—Par Félix.

URNI.—Comment ? Félix ? Mais pourquoi t'a-t-il dit ça ?

VIRGINIE.—J'apprenais l'histoire suisse, j'étais à la bataille de Morgarten, où les femmes aidaient à écraser les chevaliers en leur jetant des troncs d'arbres et des blocs de rochers, et comme je m'étonnais de la méchanceté des hommes, il a dit que les rois et les chefs des républiques étaient ceux qui rendaient les peuples ennemis en les empêchant de fraterniser... ainsi tu vois, papa, comme on est entouré de méchants !

URNI.—Oh ! c'est trop fort ! Il a déjà empoisonné ma famille !

VIRGINIE.—Qu'est-ce que tu as, papa ? Félix est un brave homme, il n'a empoisonné personne ?

URNI.—Va, va, Virginie, étudie bien l'histoire suisse, je te l'expliquerai ensuite... Mais tu n'écouteras plus Félix... Ah non !... (Virginie sort attristée en regardant son père).

SCENE XVIII

URNI, seul

URNI.—Ah ! que Gaspard avait raison de se méfier ! Pauvre Marthe ! la nouvelle sera encore rude pour ton cœur !... Tant pis, la patrie avant tout !

FIN DU DEUXIEME ACTE

ACTE 3me

(La scène représente une cour devant l'auberge, avec vue sur le village dans le fond. Des arbres, des tables et des bancs).

SCENE I

URNI, GASPARD

GASPARD.—(Un journal à la main). L'insolence de Bismarck est inouïe! Il ne vise rien moins qu'à entretenir une police spéciale en Suisse, comme si nous avions intérêt à protéger les anarchistes, cette engance exécrable ennemie de tout ordre et de toute patrie!

URNI.—Une police allemande en Suisse!

GASPARD.—Oui, et le plus beau est que cette police, qui prétend travailler au salut de l'Allemagne en venant traquer chez nous les socialistes révolutionnaires, a fomenté le désordre et troublé la tranquillité publique.

URNI.—La mesure est comble! N'avons-nous pas notre police et ce qu'il faut pour maintenir notre ordre?

GASPARD.—Naturellement; et même en supposant qu'en l'un ou l'autre canton la gendarmerie n'ait point procédé avec assez d'énergie contre les troubleurs du sommeil de l'empire, si l'Allemagne craignait pour sa sécurité, elle n'avait qu'à se plaindre par la voie diplomatique, comme c'est l'usage

inviolable, tant de criminels politiques et d'anarchistes se réfugient sans qu'aucune police ne les moleste? C'est que l'Angleterre est plus à craindre que la petite Suisse, envers laquelle l'Allemagne, croyant que la raison du plus fort est toujours la meilleure, agit comme le loup de la fable... mais cet agneau ne se laissera pas manger!

URNI.—Ainsi, Bismarck nous menace, Gaspard? GASPARD.—Il nous menace. Malgré notre neutralité, notre indépendance, notre inviolabilité reconnue par le traité international de 1815, il nous annonce qu'il va prendre des mesures pour se protéger contre nous et qu'il se moque des traités... puisque, selon lui, nous les violons!

URNI.—Oui! c'est bien là le raisonnement du loup!

GASPARD.—Le chancelier oublie que la Suisse est neutre de par sa propre volonté, et non de par la sienne, et que nous avons de quoi la défendre.

URNI.—(Frémissant). Qu'ils y viennent. Les fils des vainqueurs de l'Autriche sauront leur apprendre ce qu'il en coûte d'attenter à leur liberté! (Entre Marthe éplorée avec Geneviève). Ah! je ne puis la voir pleurer! (Il sort).

SCENE II

GASPARD, MARTHE et GENEVIEVE

GASPARD.—Marthe, sois donc raisonnable! Sèche tes larmes, oublie-le, songe que tu as une famille qui t'aime et une patrie gravement menacée à cette heure! Moins que jamais nous ne pouvons tolérer d'antimilitaristes! Tu as vu si Félix était sincère avec toi en te promettant de renier sa doctrine subversive, puisqu'il a aussitôt cherché à en infecter notre jeune sœur!

de te voir souffrir, alors que nous voudrions tant pouvoir te soulager de ta peine!

GENEVIEVE.—Il est inexplicable que ce Félix, après l'abjuration solennelle de sa théorie antimilitariste, se soit si promptement exprimé en sens inverse et, pis encore, devant Virginie. A quoi cela lui pouvait-il servir?

GASPARD.—Je ne me l'explique pas autrement que dans un but instinctif de perversion. Félix était loin de supposer que Virginie, remplie de son poison, irait immédiatement s'en délivrer en racontant tout à son père.

GENEVIEVE.—Mais, le sens des paroles de Félix, l'aura-t-elle vraiment saisi? l'aura-t-elle fidèlement rendu?

GASPARD.—Une enfant! Pourquoi donnerait-elle le change? Tu la verras d'ailleurs et tu l'interrogeras toi-même.

GENEVIEVE.—Tu as raison, Gaspard.

GASPARD.— Et maintenant, Marthe, haut les cœurs! Un mauvais vent souffle du nord et nous menace de l'orage! On en veut à notre liberté et demain, peut-être, des légions innombrables de soldats étrangers couvriront notre frontière. La laisserons-nous franchir? Les laisserons-nous envahir nos foyers et nous dicter leurs lois? Non n'est-ce pas, Marthe? Les citoyens de la Suisse entière n'attendent que le mot d'ordre pour former leurs milices et marcher où le devoir les appelle! Aucune mère, aucune épouse, aucune sœur, aucune fille ne retiendra l'homme au foyer! A la première alarme, la Suisse des anciens jours s'éveillera dans son courage, et ses enfants sauront la défendre! Ici, dans le village, au souffle ardent du patriotisme, tous se sont déclarés prêts à donner joyeusement leur vie au drapeau, tous, moins un seul... et celui-là serait ton prétendant? Non, Marthe, tu ne voudras pas! Entre ton pays, ta famille et l'amour d'un renégat, tu n'hésiteras plus! En vraie Suissesse qui

toujours préféré la mort au despotisme!... O, Marthe, que j'aime te voir ainsi! Tu es une vraie Suisse!

(Le groupe des patriotes s'arrête devant l'entrée. Ils invitent Gaspard à les suivre et ils repartent en chantant).

SCENE III

MARTHE, GENEVIEVE

MARTHE. — (Très émue). — Ah! oui! Geneviève, il n'est rien au-dessus de la patrie!

GENEVIEVE. — Comme rien n'égale dans la nature, Marthe, l'heure où le rossignol chante au fond des bois!

MARTHE. — Que veux-tu dire, Geneviève?

GENEVIEVE. — Quand le rossignol a cessé de chanter, le silence envahit l'ombre et, le charme disparu, l'inquiétude et la tristesse reviennent. Le frisson de la patrie a pris possession de toi, et cet amour seul t'emplit à cet instant... Loin de moi l'idée d'éteindre cette noble flamme. Son intensité diminuera d'elle-même, et peut-être te demanderas-tu bientôt si l'amour n'a pas été injustement sacrifié à la patrie.

MARTHE. — Que dis-tu, Geneviève?

GENEVIEVE. — Avant de rompre définitivement avec Félix, interroge Virginie et assure-toi si elle a fidèlement interprété ses paroles.

MARTHE. — Geneviève, tu me bouleverses!

GENEVIEVE. — Je t'aime, Marthe, et je veille sur toi: ton bonheur m'occupe autant que le mien, je suis heureuse avec toi. Tu as aimé Félix, tu l'aimeras encore, je le sais, car l'amour, on a beau le chasser, il revient toujours, et quand il ne revient plus, on s'est malheureux. L'existence en-

beaucoup que le monde est assez civilisé, assez sage pour pouvoir se passer de soldats et de frontières ; mais ce sont là des théories telles qu'en émettent journellement les bourgeois les plus pacifiques, et le jour où la patrie serait vraiment en danger, Félix sentirait là, dans sa poitrine, comme tout Suisse, palpiter un cœur aussi patriote que celui de ton frère !

MARTHE.—Crois-tu, Geneviève ?

GENEVIEVE.—J'en suis certaine.

MARTHE.—Oh ! que ta confiance m'emplit de ravissement ! Voir Félix sous les drapeaux, Geneviève, c'est un rêve que depuis hier je n'ose plus faire, et tu me rends trop heureuse en évoquant cette image ! Le voir serrer la main de mon père et de mon frère, et, tels qu'autrefois amis, les entendre deviser tranquillement, chanter, jouer, rire ensemble ! Je n'ai pas vu ça depuis un jour, Geneviève, et il me semble qu'il y a des années. Mais mon cœur commence à souffrir, la crainte s'installe à côté du bonheur. (Geneviève va jusqu'à la porte et appelle).

GENEVIEVE.—Virginie !

MARTHE.—Mon âme tremble !... mon Dieu, que va-t-elle dire ? Dans un instant de sa bouche sortira la félicité ou l'enfer de ma vie ! (Virginie entre).

SCENE IV

MARTHE, GENEVIEVE, VIRGINIE

VIRGINIE.—Me voici ! (Marthe la contemple un instant et pousse un profond soupir). Qu'as-tu, Marthe ?

MARTHE. — (Hésitant). — Tu m'aimes bien, Virginie ?

VIRGINIE.—Pourquoi me demander cela ?

MARTHE. — C'est vrai, mais... elle...

MARTHE.—(Vivement).—Eh bien! oui!... Qu'est-ce qu'il y a eu entre vous? Comment cela s'est-il passé? Pourquoi avez-vous parlé de ces choses?... Oh! Virginie, si tu savais le mal que tu m'as fait?

VIRGINIE.—Oh! Marthe, si j'avais su que je devais te faire du mal en causant avec Félix, je ne serais pas allée vers lui et j'aurais continué à étudier tranquillement seule mon histoire.

GENEVIEVE.—(Vivement). — Ainsi, Virginie, c'est toi qui es allée vers lui?

VIRGINIE.— Eh, oui! et comme je remarquais que les hommes étaient très méchants autrefois, puisqu'ils se battaient continuellement, Félix m'a répondu qu'ils étaient toujours les mêmes!

GENEVIEVE.—(Vivement). — Et puis?

VIRGINIE.—Et puis qu'au lieu de se battre avec des troncs d'arbres et des pierres, ils se battaient avec des fusils et des canons, voilà!

GENEVIEVE.—Voilà, Marthe! Il a simplement dit la vérité! Mais ton père et Gaspard le comprennent différemment depuis qu'il s'est déclaré antimilitariste, et attribuent à ses paroles, que même la bouche d'un enfant pourrait prononcer, un sens de blasphème à la patrie.

VIRGINIE.—N'est-ce pas que les hommes ont tort de se faire la guerre et qu'ils devraient toujours vivre en paix?

GENEVIEVE.— Evidemment que cela vaudrait mieux!

VIRGINIE.—Alors, pourquoi papa s'est-il tant fâché contre Félix qui a dit cela?

GENEVIEVE.—N'a-t-il dit que cela?

VIRGINIE.—Quelque chose ainsi... **Ha!** puis aussi que les frontières, ou les barrières qui séparent les hommes, on devrait les renverser!

MARTHE.—(Consternée).—Tu vois, Geneviève!... Ah! c'est donc bien fini! la patrie pour lui n'existe plus! et tes vains espoirs, Geneviève, n'ont encore servi qu'à te tourmenter le cœur!

avant qu'il ne soit trop tard, afin que mon sort lié au sien ne fasse pas de moi l'ennemie de ma famille, de mon pays!

VIRGINIE.—Je t'assure, Marthe, Félix n'a pas l'air d'un mauvais homme! Il n'a pas mal parlé du tout de notre pays!

MARTHE.—Il n'en parle pas bien, cela suffit! Ah! lui qui m'avait tant promis de revenir à ses sentiments d'autrefois, d'abjurer à jamais son erreur! Je croyais l'avoir gagné à ma tendresse et, dans ma confiance, immensément heureuse, j'allais l'annoncer à mon père, à mon frère! Ah! qu'ils se méfiaient avec raison!... et toi, Geneviève, qui t'opiniâtrais à le soutenir!...

GENEVIEVE.—C'est vrai, Marthe... mais vois-tu encore en ce moment je ne pourrais pas haïr cet homme!

MARTHE.—Quoi? après m'avoir ainsi trompée?

GENEVIEVE.—C'est lui que l'amour a trompé! il a cru pouvoir lui sacrifier sa conviction et celle-ci, comme la branche de bois plongée dans l'eau, est revenue à la surface, malgré lui, à l'instant où son amour s'oubliait dans le tien!

MARTHE.—Enfin, il est antipatriote! Entre lui et moi plus rien de commun ne peut subsister!...

Ah! mon cœur! est-il donc possible de souffrir ainsi? VIRGINIE.—Mais, Marthe, je serais alors aussi une antipatriote, puisque c'est moi qui, en allant vers Félix, ai dit que les faiseurs de guerres étaient des méchants!... Si je l'avais ainsi raconté à notre père, bien sûr qu'il ne te défendrait pas de revoir Félix. Pauvre sœur! attends, je vais tout arranger de nouveau!

MARTHE.—Tais-toi! tu n'es qu'une enfant! Virginie se jette désolée dans les bras de Geneviève, cependant que dans le fond apparaît Félix. Il s'avance vers Marthe, et veut lui prendre la main. (Marthe le repousse).

FÉLIX.—Je vais défendre ma patrie!
MARTHE.—La vôtre, imposteur!... je ne vous connais plus! (Marthe se retire avec Geneviève et Virginie, qui se retournent vers Félix. Comme étourdi Félix chancelle et s'écroule sur un banc. Au bout d'un instant il se lève désespéré et s'écrie):
FÉLIX.—Elle ne veut plus de moi! (Geneviève rentre vivement au moment où Félix va sortir).

SCENE VI

FÉLIX, GENEVIEVE

GENEVIEVE. — (Inquiète). — Qu'allez-vous faire, Félix?

FÉLIX. — Oh! pouvoir mourir pour la patrie!
GENEVIEVE.—Vous?

FÉLIX.—Oui, ce serait mon bonheur suprême!
GENEVIEVE.—Comment? Vous abjurez vos doctrines antimilitaristes devant Marthe et rendez à son cœur la paix de votre amour, et vous la trahissez en vous rétractant aussitôt devant sa sœur Virginie, et vous montrant de nouveau tel que vous étiez?

FÉLIX.—Des lèvres innocentes de Virginie la protestation contre les cruautés des batailles est sortie, et à ce cri-là ma haine mal refoulée du soldat a répondu! Mais ce matin, devant la menace brutale de Bismarck, en voyant soudain l'épée du Germain suspendue sur la patrie... ha! Geneviève! mon sang n'a fait qu'un tour! Comme dans un éclair j'ai revu le passé de mon petit pays, opprimé par la puissance et l'orgueil des princes! J'ai compris que les hommes et les peuples ne sont pas tous les mêmes, que les uns sont justes, les autres injustes, et que ceux-là doivent se défendre contre ceux-ci! Comme un clairon j'ai entendu en moi la voix de la Liberté, et alors j'ai eu honte, j'ai pleuré, et je suis venu demander à Marthe son pardon!

Les peuples frères ! Ah ! oui ! l'utopie est belle, mais le monde ne vit pas d'utopies et la réalité exige que celui qu'on attaque se défende ; et pour se défendre, il faut certainement être préparé ! La fraternité universelle est une religion qui a ses apôtres, ses fanatiques, mais j'ai perdu la foi en elle, car je ne puis aimer ceux qui menacent injustement un pays libre et pacifique !

GENEVIEVE. — J'ai toujours eu l'intuition que le bon sens reprendrait le dessus chez vous, et que vous n'étiez qu'une brebis momentanément égarée du berceau. Mon espoir a réconforté le cœur de Marthe, et le vôtre chanterait à cette heure avec le sien si vous n'aviez commis la faute de retourner à vos théories.

FÉLIX. — (Pressant les mains de Geneviève) — Merci, Geneviève ! (Gaspard apparaît et s'approche doucement). Vous seule me comprenez... Ah ! si nos cœurs avaient été libres et n'aspiraient à un autre bonheur !...

SCENE VII

GASPARD, FÉLIX, GENEVIEVE

(GASPARD se place en se croisant les bras et d'un air de menace devant FÉLIX et GENEVIEVE. Celle-ci, très dignement, va se retirer.)

FÉLIX. — (A Gaspard). Respectez votre fiancé ! (Il s'avance vers Geneviève qu'il retient respectueusement.)

GASPARD. — Renégat, on vous chassé ! Traître que faites-vous ici ?

FÉLIX. — Je ne suis plus un renégat, je ne suis pas un traître ! Marthe m'a repoussé, mais Geneviève m'a entendu, m'a compris !

GASPARD. — Oui, elle ne vous comprend que trop, et c'est moi qui commence à ne plus la comprendre !

GASPARD.—Si les yeux et les oreilles voient et entendent autrement que n'existe la réalité, j'ai tort; mais jusqu'à preuve du contraire, j'ai raison.

FÉLIX.—Un cœur droit comme le vôtre, Gaspard, ne devrait pas se laisser aller si facilement à l'injustice!

GASPARD.—Est-ce à vous de parler de la droiture du cœur?

FÉLIX.—Avec plus de raison vous pouvez m'adresser des reproches. Mais aujourd'hui que la patrie est menacée, j'aspire comme vous à la défendre!

GASPARD.—Est-ce l'intérêt qui vous guide?

FÉLIX.—Ce pourrait être l'amour, mais gardez votre sœur, Gaspard. Un sacrifice en vaut un autre. Vous ne me verrez plus chez vous, mais peut-être nous retrouverons-nous dans les rangs de ceux qui ne permettront à aucune force étrangère de franchir les limites de notre pays! (Il va se retirer, mais Geneviève fait mine de sortir avec lui). Non, Geneviève! nos routes sont différentes. Un malentendu ne doit pas creuser entre vous et Gaspard! L'abîme que moi-même j'ai creusé entre Marthe et moi!

GENEVIEVE.—Un malentendu s'oublie, l'outrage, jamais!

FÉLIX.—Pardonnez l'outrage, Geneviève, au nom de la patrie que j'ai offensée.

GENEVIEVE.—L'honneur d'une femme vaut autant que celui de la patrie!

GASPARD.—(Vivement). Que celui de la patrie?... (Se reprenant). C'est vrai, Geneviève, l'honneur de la femme est sacré!

GENEVIEVE.—Que faites-vous alors du mien? GASPARD.—L'ai-je touché?

GENEVIEVE.—Le soupçon blesse, l'injure meurt! Mon amitié pour Marthe a cherché à lui consacrer l'homme qu'elle aimait, et vous n'avez pas craint de me le reprocher comme un acte antipatriotique, comme une faute! Si le patriotisme vous aveu-

je approuver que vous vous éleviez en sa faveur contre moi? et ne me sera-t-il pas permis de m'indigner contre quiconque professe ou soutient des idées semblables aux siennes?

GENEVIEVE.—Sans les approuver non plus,—et Félix est définitivement revenu dans le bon chemin,—ne m'était-il aussi permis de ne pas le considérer comme un criminel, comme un bandit?

FÉLIX.—Geneviève ne s'est pas trompée, Gaspard! le renégat est rentré au bercail. Que mes erreurs ne soient donc point cause de désaccord entre vous! Demeurez, Geneviève, et vous, Gaspard, en me pardonnant, n'oubliez jamais que vous avez la plus pure et digne des fiancées! (Il va sortir).

GENEVIEVE.—Et vous, Félix, vous partez?

GASPARD.—(Confondu). Voilà!... encore!

GENEVIEVE.—(Indignée). Partons, Félix!

GASPARD.—(S'élançant). Geneviève!

FÉLIX.—(Retenant Geneviève). Geneviève!

GENEVIEVE.—Il m'insulte!

FÉLIX.—Il vous aime!

GASPARD.—C'est vrai, Geneviève, je vous aime! Je t'aime! (Il lui ouvre les bras. Après une seconde d'hésitation, Geneviève s'y précipite).

FÉLIX. — (S'essayant une larme en s'éloignant). Heureux ceux qui s'aiment!

GENEVIEVE.—Restez, Félix, attendez-nous!

GASPARD.—Attends-mous, Félix! (Ils entrent, au bras l'un de l'autre, dans l'intérieur du logis. Tandis que Félix les suit du regard).

SCENE VIII

FÉLIX, seul

FÉLIX.—Ils sont heureux... comme j'aurais pu l'être! Ils vont se réconcilier dans un baiser que

SCENE IX

URNI, FÉLIX

URNI.—(En colère). On vous a chassé d'ici!
FÉLIX.—On a chassé le renégat... celui qui revient veut servir sa patrie...

URNI. — (Id.) Oui... pour épouser la fille du père Urni ! Marthe vous déteste ! Il n'y a plus rien de commun entre elle et vous ! Allez ! Partez. Vous êtes un empoisonneur ! Vous avez infecté jusqu'à ma pauvre Virginie !

FÉLIX.—Toutes les paroles que j'ai dites depuis hier, père Urni, je les abhorre ! La menace de l'étranger est pour moi le chemin de Damas !

URNI.—Les paroles des hommes ne sont pas des feuilles que le vent emporte !

FÉLIX.—N'avez-vous jamais rien dit dans votre vie que vous ne l'avez regretté ensuite ?

URNI.—Qui dit la vérité n'a rien à regretter !

FÉLIX. — Mais l'on peut regretter de s'être trompé !

URNI.—Il est des choses que l'on doit toujours respecter : Dieu, la patrie, la famille !

FÉLIX.—Aucun homme n'est parfait, et ce n'est pas un crime de chercher la lumière !

URNI.—Sur ces trois choses la lumière est faite ; c'est chercher à l'éteindre que de les discuter !

FÉLIX.—Je ne les discute plus ! Je sens comme vous, père Urni, que la patrie est le bien précieux par excellence et que lorsque cette patrie a été engendré dans le sein de la liberté, aucun citoyen ne peut se refuser à la servir !

URNI.—Quel cas ferai-je de celui qui a maudit l'œuvre sainte des ancêtres ? Excité par l'amour, il croit toucher à l'objet de sa convoitise en disant :
— C'est pour moi le bien, qu'il couvre avec sa

SCENE X

URNI, seul

URNI.—Héroïques aïeux dont le sang arrosa si généreusement le sol de la patrie! ancêtres, qui pour rien ne comptiez l'existence sans la foi, sans l'honneur et sans la liberté! de ces lieux n'auriez-vous chassé la tyrannie que pour y donner place à l'anarchie infâme? et fallait-il encor que ce fût ma demeure, ma famille qui fût la première souillée?

Non! ma maison n'aura pas connu cet opprobre! le renégat qui crut de son perfide amour empoisonner ma fille et me déshonorer ne reviendra créans plus jamais! plus jamais!... Sinon... pardonnez-moi, Dieu vengeur de mes pères! l'arme des défenseurs du foyer menacé ne saurait plus attendre au pacifique mur! et ma main ne saurait supporter ma colère! (Entre Virginie).

SCENE XI

VIRGINIE, URNI

VIRGINIE.—Bonjour, père!... Oh! que vous avez l'air fâché!

URNI.—L'infâme a osé remettre les pieds ici! VIRGINIE.—Mais, papa, Félix s'est expliqué avec Gaspard, ils sont d'accord!

URNI.—Quoi?

VIRGINIE.—Oui, papa, Félix a reconnu ses erreurs et tout va s'arranger.

URNI.—Quoi?

VIRGINIE.—Enfin, il pourra revenir à la maison!

URNI.—Gaspard a dit ça? Et Marthe?

VIRGINIE.—Marthe ne voulait pas le revoir, mais Geneviève est allée vers lui, puis quand elle est rentrée avec Gaspard, ils ont dit à Marthe que tout irait

VIRGINIE.—Mais non, papa, je ne suis pas empoisonnée...

URNI. — (Violent). Assez! (Virginie sort chagrinée).

SCENE XII

URNI

URNI.—Tout a changé!... Suis-je encore chez toi, patrie, ô patrie! L'angoisse envahit mon âme!... je ne vois plus que du vide autour de moi!... les choses ont perdu leur aspect coutumier!... J'ai la sensation que ma famille m'abandonne et que vous, ô mes ancêtres, vous vous détournez de moi!... Malheur! Malheur! Malheur! Je me sens seul! Seul! (Il se laisse aller en sanglotant sur un banc du jardin. Au bout d'un instant entre Gaspard, au bras de Marthe et de Geneviève. Ils se rapprochent vivement du père Urni).

SCENE XIII

URNI, GASPARD, MARTHE, GENEVIEVE

MARTHE.—Oh! père, quel chagrin avez-vous?

URNI.—Laissez-moi! Laissez-moi! Je suis seul, je n'ai plus de famille!

MARTHE.—Père! Père! Ne sommes-nous pas tes enfants?

URNI.—Je n'ai plus d'enfants! La lumière s'est éteinte! Les ténèbres ont tout envahi! Partout s'étend le vide! le néant! le désespoir!... Ah! mourir! mourir!

MARTHE.—Ne parlez pas ainsi, père! Vos enfants vous aiment et souffrent cruellement de vous en-

URNI.—Comme lui, le renégat!

GASPARD.—Ne blessez donc pas le cœur de vos enfants, mon père! Aucun poison ne l'a souillé, celui qui est tombé dans l'erreur s'est relevé, et comme nous il donnera sa vie à la défense du foyer.

URNI.—Il les a tous aveuglés!

GASPARD.—Voyons, père! N'ai-je pas maudit avec vous le sans-patrie qui a blasphémé? Ne lui ai-je pas interdit l'accès de cette demeure? A votre exemple ai-je hésité à briser le cœur de votre fille en lui indiquant son devoir?

URNI.—(Amèrement ironique). Et tout va s'arranger?

GASPARD.—Tout s'arrangera quand il plaira à notre père!

URNI.—Quand le poison t'aura pris aussi?

GENEVIEVE.—Celui que vous avez chassé de chez vous, père Urni, n'y rentrera pas sans votre consentement. Marthe, il y a un instant, l'a écrasé de son mépris; mais quand il s'en retournait, désespéré, j'ai voulu connaître le fond de sa pensée. Eh bien, devant Dieu, je jure ici que Félix est redevenu patriote!

URNI.(Eclatant). C'est encore toi, intermédiaire infernale, confidente du diable, qui reviens troubler ma famille! Oui, marie-toi avec Gaspard! Complète l'œuvre de destruction et, sur la tombe que je vois entr'ouverte devant moi, chantez tous l'hymne de l'anarchie universelle! Tendez vos mains fraternelles aux ennemis de la liberté et dansez la carmagnole sur la terre arrosée du sang des aïeux! Arrachez les tableaux de nos murs, brisez les monuments de nos héros, déchirez les livres de notre histoire, brûlez les emblèmes de la patrie!... A quoi bon tout cela, puisque aujourd'hui tous les peuples sont frères! A quoi bon nos milices, puisqu'il n'y a plus de liberté à défendre? A quoi bon la famille, puisque les traditions sont mortes? O jour le plus

te plus ! (Il se retourne comme pour sortir. Entre le Capucin, qui salue depuis le fond).

SCENE XIV

Les mêmes, LE CAPUCIN

LE CAPUCIN.—Que la paix soit avec vous, mes frères!

URNI.—La paix? Il n'y en a plus pour moi! Que cherchez-vous ici?

LE CAPUCIN.—Des chrétiens!... Et si la paix n'habite pas ici, je vous l'apporte!

URNI.—Cette demeure n'est plus la mienne, la paix s'en est allée et ce qui était avant n'est plus!

LE CAPUCIN.—Dieu seul est grand, mon frère! Lui seul ne change pas, car il est la patrie immuable, éternelle!

URNI.—Et l'autre, la patrie de ce monde, celle où sommes nés, la Suisse, enfin, celle-là n'existe plus!

LE CAPUCIN.—Mes pas, ce matin, m'avaient conduit chez vous. J'y ai rencontré un jeune homme, excellente nature, à qui il ne manque que la foi pour être un vrai chrétien, et je lui ai dit comme à vous: notre patrie, c'est l'humanité! c'est pour elle que Jésus, notre Maître, a souffert et qu'il est mort!

URNI.—Il est aussi empoisonné!

LE CAPUCIN.—Vous dites, mon frère?

GASPARD.—Laissez... Mon père souffre et le chagrin l'égaré. (On entend un chœur patriotique qui se rapproche).

LE CAPUCIN.—Ne voulez-vous pas confier à votre frère la cause de ce chagrin?

URNI.—Mon frère?... Non! Non! S'il n'y a plus de patrie il n'y a plus de frère... je ne suis pas

habité les ancêtres ! C'est la liberté qu'ils ont conquise dans les batailles ! C'est l'amour toujours vivace pour la sainte patrie, que tous nous adorons, à laquelle nous donnerions tous jusqu'à la dernière goutte de notre sang !

URNI.—(Extasié). Oui, j'entends sa voix ! L'esprit des ancêtres revient habiter en ces lieux. (Au Capucin). Voyez, mon frère, s'il n'est pas de patrié !

LE CAPUCIN.— Mon ministère m'interdit de séparer les hommes, mais, Suisse comme vous, je saurais la défendre au moment du danger !

(Le groupe des chanteurs apparaît dans le fond, avec Félix à leur tête, qui porte le drapeau fédéral. Il le fait flotter et le père Urni, sans reconnaître Félix, s'élançe sur l'emblème et l'embrasse avec transport).

URNI.— Ah ! vivre maintenant ! (Mais en apercevant Félix, une attaque le prend et il tombe à la renverse).

RIDEAU

